

Rédaction : P. Boutet, C. Maffre, C. Cassier.

Impression : L. Sollier, J. Besson, C. Tito, G. Ferradou.

**ÉDITORIAL.****A PROPOS DE MONTESQUIEU**

J'ai trouvé dernièrement un volume de Montesquieu intitulé « Cahiers ». C'est un recueil de pensées inédites du grand écrivain, qui ont une histoire extraordinaire, et que Bernard Grasset a recueillies, présentées et éditées en 1941. Une personne, de goût certainement, et sensible aux beautés d'une langue pure, n'a pas résisté au plaisir d'expédier ce volume dans des camps de prisonniers. Mais, prise d'un saint scrupule, elle a cru devoir placer, proprement tapé à la machine à écrire et soigneusement collé à la première page de l'introduction, ce savoureux papillon : **Cahiers de Montesquieu** « Ces cahiers sont tout naturellement de leur époque, ce

18<sup>e</sup> siècle, paradoxal, amoral et irrégulier, dont nous supportons le lourd héritage, et qui est à la source de tous les maux actuels de notre pays. Mais ils sont bien français, par leur esprit de libre examen, leur langue nerveuse et leurs jugements rapides et définitifs sur une foule de sujets. A défaut d'idées justes, vous y trouverez un petit régal littéraire. »

Je ne veux pas prendre parti, défendre ou accuser ce dix-huitième siècle, mais, il y a, dans ce petit billet, une phrase qui me remplit d'aise, la dernière. Ce « A défaut d'idées justes » est délicieux. Jusqu'ou peut aller l'aveuglement et l'esprit doctrinal ! Refuser à un esprit lumineux, sain, vigoureux, profond comme celui de Montesquieu la possibilité d'avoir émis quelques idées justes, c'est vraiment aller loin !

Montesquieu était peut-être un égoïste, mais c'est à coup sûr un sage étranger aux passions vaines et éphémères. On peut lui reprocher un aimable scepticisme, mais tellement intelligent !

Quoi qu'il en soit, j'ai lu les « Cahiers » de Montesquieu ; j'ai éprouvé le « petit régal littéraire » promis et, ma foi ! je n'ai pas trouvé dans ces pages seulement des idées fausses. Peut-être ai-je l'esprit mal fait !

Certes, on ne quitte pas cette lecture, transporté par la foi qui soulève les montagnes, mais on y trouve des aperçus saisissants sur une foule de sujets, des coins de voile sont soulevés de ça, de-là, et l'on en sort, la tête froide, mais l'esprit ouvert et enrichi.

Que demander d'autre à un livre, à moins d'être amateur d'opium ?

Montesquieu nous dit : « Je suis un bon citoyen ; mais dans quelque pays que je fusse né, je l'aurois été tout de même ». Nous sommes, je crois, beaucoup dans ce cas. Mais, il est né Français, ne le regrette pas et même, ne peut se défendre d'une certaine fierté, et fierté légitime parce que raisonnée.

Il aime son pays et respecte les autres ; c'est en cela qu'il est Français, d'esprit bien français ; il est dans la tradition d'un humanisme très haut qui, avant de considérer le Citoyen, s'attache à l'Homme. Son patriotisme est sage et sain ; il n'est pas l'orgueilleux désir d'une domination par la force, mais le goût d'un libre épanouissement au milieu d'autres particularités ; il veut pour son pays, pour la société, la communauté, le monde précis dans lequel il vit, évolue, aime et souffre, auquel il est attaché, profondément, intensivement, par ses habitudes, ses aises, ses commodités, une force d'expansion, une influence, une supériorité même, mais due seulement à un dynamisme interne, à une force vraie, une culture plus profonde, plus ancienne, plus pure, à une sagesse plus grande et non à quelque hasard passager et capricieux des armes et de la force brutale.

Il constate, et en tire un paisible orgueil, que la puissance d'un pays correspond à un niveau littéraire et artistique élevé. Il ne tranche pas pour savoir celui qui commande l'autre. Il cite l'exemple de l'Empire romain qui, dans sa chute a entraîné celle de son Architecture et de sa Sculpture. Il voit que l'Europe (nous sommes dans la 1<sup>ère</sup> moitié du 18<sup>ème</sup> siècle) étend sa domination et son influence sur les trois autres parties du Monde et qu'il se trouve en même temps qu'elle est la région où les lettres et les sciences brillent du plus vif éclat. Puis, « Si nous ne jetons les yeux sur notre France, nous verrons les lettres naître ou s'ensevelir avec sa gloire, donner une leur sombre sous Charlemagne et puis s'éteindre ; reparaître sous François Ier et suivre l'éclat de notre monarchie. Et, si nous nous bornons au grand règne de Louis XIV, nous verrons que, le temps de

ce règne où la prospérité fut plus grande, le succès des lettres le fut aussi ».

Pourtant, on pourrait objecter : Sous Napoléon Ier, la renommée des arts n'a jamais atteint celle des armes et de la puissance politique. En revanche, la capture de François Ier et le traité de Madrid n'ont pas arrêté le développement des lettres françaises, puisqu'au même moment Clouet peignait, Rabelais écrivait, Ronsard, Montaigne allaient naître. De même en 1871, la France connut une défaite militaire qui porta gravement atteinte à son prestige et cependant, les années qui suivirent marquent une période exceptionnelle du rayonnement universel de la pensée et des arts français ; avec Cézanne, Gauguin, Rodin, Debussy, Mallarmé, etc., elle confirme Paris dans son titre de capitale intellectuelle du Monde.

Alors les remarques que faisait Montesquieu seraient fausses, et fausse aussi la sorte de loi qu'il en tirait, que la prospérité des lettres, des arts, des sciences « est si intimement attachée à celle des empires qu'elle en est infailliblement le signe ou la cause ? »

Je ne le pense pas. Sous François Ier, la France, de façon irrésistible et continue, prenait la place prépondérante en Europe. Le revers de Pavie ne fut qu'un accident passager qui n'affectait pas l'élan profond et intérieur. Napoléon venait après une période troublée où il y eut débâche d'énergie physique. Lui-même, s'il maîtrisa l'élan désordonné, fut contraint à une semblable débâche au détriment des activités intellectuelles. Mais, lorsque l'étreinte se fut relâchée, quelle éclosion ! quelle explosion ! Romantisme, Parnasse, puis... le Symbolisme qui agit encore sur nos élites, qu'elles soient en réaction contre lui ou qu'elles tentent d'en épuiser toutes les possibilités.

Mais, ce mouvement formidable et révolutionnaire est-il la suprême manifestation, l'étincelle dernière, de notre dynamisme, ou bien, fournit-il la preuve qu'il y a toujours, au fond de notre race, de la vieille civilisation que nous représentons et qui a éclairé le Monde entier, l'élan capable d'une continuité, d'une résurrection ?

Nous sommes encore les maîtres de la Peinture (Matisse, Braque), de la Sculpture (Maillol, Despiau), nos écrivains sont très lus à l'étranger et ont une influence certaine, mais nous sommes dépassés en Architecture, art majeur. Arrivons-nous à ce point où « rien n'approche plus de la décadence qu'une grande prospérité ? » Car, il existe actuellement une disproportion rare entre l'éclat du rayonnement intellectuel de la France et l'état d'anéantissement de sa puissance politique. Nécessairement, il faudra qu'un équilibre se rétablisse.

Devrons-nous nous résigner à être les derniers représentants d'une civilisation qui fut très belle ou bien sommes-nous à l'entrée d'une nouvelle période de grandeur et de prospérité ? Disparaîtrons-nous, comme a disparu l'Empire romain, noyé sous la masse des étrangers vivant et procréant sur son sol, ou bien, les gens de chez nous sont-ils encore capables d'être libres, d'être particuliers, de maintenir leurs traditions propres, et sauront-ils être assez nombreux pour s'opposer à ce flot qui risque de les submerger comme il a submergé le peuple romain ?

En 1880, Paris était la capitale artistique du Monde, grâce à des artistes français. En 1930, Paris avait toujours l'apparence de cette royauté mais avec un cosmopolitisme qui déformait peu à peu le véritable aspect du génie français.

La France meurt de consommation, elle maigrit, elle s'anémie et il ne faut pas espérer que, dans 50 ans, les quelques 25 millions de Français qui resteront, seront capables, dans un univers en effervescence constante, de conserver leurs traditions, leurs particularités, d'enseigner au Monde une culture et un humanisme vivant, ni même de garder le droit de vivre à leur gré. Il y a un choix à faire et une relativité à admettre dans des théories très belles et fortes, mais dont l'absolutisme est incompatible avec les exigences et les duretés de la vie matérielle, et porte en soi sa stérilité.

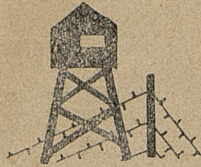
Pour en revenir à Montesquieu, j'ai trouvé une consolation à lire ses « Cahiers ». « A défaut d'idées justes (!) », il y a, disséminées dans ces pages, des remarques sur ses contemporains, des réflexions sur une décadence possible, qui revêtent un caractère de brûlante actualité. Pourtant, Montesquieu n'est pas notre dernier grand homme et la puissance de la France ne finit pas avec Louis XV. Alors, si les Français ont si peu changé, pouvons-nous garder l'espoir de n'être ni les témoins, ni les artisans de notre suprême décadence ?

Qui sait ? Peut-être suffit-il seulement de le vouloir.

P. BOUTET.

L. P. 1097 Rg

# PENSONS FRANÇAIS



En cette année nouvelle, dans nos camps, un seul devoir : l'union. Union des Français, amour de la Patrie, voilà les seules richesses et les seules chances de salut de notre pays.

Union donc, mais union derrière qui, derrière quoi, sur quoi ? Un genre d'union, comme celle qui servait à faire ces ministères d'Union nationale qui duraient quelques semaines et couvraient les manœuvres qui nous ont amenés ici ? Non. Une union sur ce qu'il y a de plus solide dans nos cœurs : notre

drapeau, notre civilisation.

Drapeau et civilisation, voilà deux mots bien abstraits pour faire du réel. Notre drapeau, comment des soldats ne le concrétiseraient-ils pas immédiatement dans la personne du Chef, le Maréchal de France, Chef de l'Etat, Chef de l'Armée prisonnière, dont le passé de gloire et le poste de commandement actuel lui ont permis de dire, en parlant de lui, « la France je l'incarne ».

Notre civilisation, comment un Français de n'importe quelle partie du monde ne la reconnaîtrait-il pas, dans les messages de Doctrine de notre Chef, le Maréchal Pétain, à condition de les avoir médités dans leur texte. Nous voilà donc, nous, les prisonniers en possession d'un drapeau et d'une doctrine ; cherchons maintenant à passer à l'action.

Faisons tout de suite un acte d'humilité et reconnaissons que nous sommes ni Ministres, ni Prêtres et, surtout pas, Ministres de la Guerre ou des Affaires Etrangères. Constatons aussi que, pour nous, l'action ne peut être qu'une préparation car les barbelés sont là.

Préparons-nous à agir à notre retour, dans notre domaine, là où nous sommes compétents : dans notre métier, notre famille, notre commune. Préparons par la réflexion et les échanges de vues l'application de notre idéal à notre vie pratique. Faisons-le tous et tous ensemble, car, confondus depuis plus de trois ans dans un complet mélange d'âges, de situations, d'instructions, d'éducatives, de métiers, nous avons compris que nous ne pouvions être heureux individuellement si toute la communauté française n'était pas heureuse. Appliquons dès maintenant cette idée là, dans la petite communauté française que constitue notre kommando.

Nos réflexions renforceront notre union et notre confiance ; elles nous permettront d'apporter notre propre pierre sur le plan de notre métier, de notre famille, de notre commune, à la grande œuvre de reconstruction du pays, dans le cadre de notre devise : « Travail, Famille, Patrie », ces trois réalités qui ont toujours été pour la France, les bases sur lesquelles se sont édifiés sa grandeur et son rayonnement.

Capitaine DELAVALLEE, Capitaine BOUHÉBENT,  
Officiers-Conseils du Wehrkreis VI.

Adjudant-Chef LETREMBLE, Sergent-Chef ANDRIOT,  
H. de Confiance du Stalag VIA H. de Confiance du Stalag VI C  
Adjudant-Chef K. VICTORIA, Adjudant-Chef RASSAT,  
H. de Confiance du Stalag VI D H. de Confiance du Stalag VI F  
Sergent PETIT, Adjudant Edouard QUIDEL,  
H. de Confiance du Stalag VI G. H. de Confiance du Stalag VI J

Lieutenant GALLIEN, Homme de Confiance du Stalag VI K.

## COMMUNICATIONS DE L'AUMÔNIER GÉNÉRAL

### In memoriam . . .

Mes chers amis,



Au cours de l'année écoulée, deux de vos aumôniers sont morts. Deux sur soixante-dix environ : une jolie moyenne, n'est-il pas vrai ?

Parce que vos aumôniers ne sont généralement pas appliqués aux mêmes travaux que vous, on est tenté de penser qu'ils n'ont rien à faire. C'est une opinion assez courante !

A notre époque de fer, il semble que seuls ont de la valeur ceux qui mènent le marteau, la pelle ou le feu !

Le devoir de la prière publique, la nécessité de l'étude, de la réflexion pour pouvoir porter sur les choses un regard profond et clair, et rendre le plus possible témoignage à la vérité, cela ne compterait pas ?

Et le souci de vous, de chacun de vous ! Comment vos prêtres verraient-ils d'un œil indifférent que vous viviez, dans bien des cas, si loin de Dieu, que, sur les problèmes humains seulement, vous ayez un jugement parfois si inhumain, que vous nourrissiez à leur égard notamment tant de préjugés, de vieux ragots, de vieilles objections, mille fois ressassées... par derrière, rarement, soyons loyaux, abordées franchement, face à face, avec ceux qui pourraient vous éclairer !

Et croyez-vous que ce ne soit rien que de porter vos confidences, vos soucis et vos aspirations ? Vos difficultés sont nos difficultés, vos soucis sont nos soucis, vos souffrances sont nos souffrances.

Tout cela use, croyez-moi ! Pour s'être consacré à Dieu et à vous, en renonçant aux joies légitimes de la famille, le prêtre n'a pas perdu tout sentiment humain. Je fais appel à votre expérience de captivité : car c'est souvent vers lui que vous vous tournez pour trouver un cœur fraternel. Je suis persuadé qu'à la réflexion, ces deux morts vous ouvriront des perspectives sur le rôle si délicat et parfois si douloureux de vos aumôniers.

André BORDERIE,

Lieutenant-Aumônier Général du Stalag VI J

### En souvenir de Louis MOLINIER . . .

Au début du mois d'août, mourait, à l'hôpital militaire de Bourg-en-Bresse, Louis MOLINIER, jeune prêtre du diocèse d'Albi, qui fut aumônier du kdo. 1615, à Remscheid-Hasten, jusqu'en mai 43. Discret à l'excès, l'abbé Molinier, destiné à occuper une chaire de Mathématiques aux Facultés Catholiques de Toulouse, cachait, sous un extérieur toujours réservé, sa claire intelligence, sa très grande sensibilité et son ardente piété. Dur pour lui-même jusqu'à l'imprudence, il ne voulait consulter un médecin et quitter son kdo, que lorsque la tuberculose était déjà très avancée. Examinant son mal avec une précision toute scientifique, persuadé de sa fin prochaine, il

partit en France, heureux de revoir sa mère avant de quitter ce monde. Vous ne m'en voudrez pas, mon cher Molinier, d'avoir parlé de vous si ce rappel fait monter pour vous de plus nombreuses prières.

Auguste GROZ

### En souvenir de Monsieur l'Abbé MARRE . . .

Le mercredi 12 mai, mourait à l'hôpital de Gerresheim, après trois jours de maladie seulement, Monsieur l'Abbé MARRE, du diocèse de Paris. Une croix de guerre dont il ne parla jamais, témoigne que pendant la guerre, lieutenant commandant une compagnie du 160<sup>e</sup> R.I.F., il avait fait son devoir.

La captivité commença pour lui par 2 mois très austères à Sarrebourg. Le 15 août 1940, fête de l'Assomption, ce fut le voyage d'exil qui le mena très loin en Brandebourg, au-delà de Berlin. Là, durant quinze mois, on le voyait, souriant et effaçant, mettre son sacerdoce au service de ses camarades officiers ; il tint, durant ce temps, à relire la Bible en son entier. La veille du jour où, avec onze officiers-prêtres, il devait quitter l'Oflag III C pour le ministère des kommandos, l'Abbé Marre prêchait encore une retraite, dont le ton très simple, mais si évidemment convaincu, sut déterminer de féconds remords et de généreuses remontées.

C'est au Stalag VI F que la Providence le destinait. Bien contre sa volonté - tant il s'attachait à chacune de ses paroisses - il devait connaître dans la région de Düsseldorf de nombreux changements. Schlebusch, Remscheid, Mettmann, Lintorf, furent ses champs d'apostolat successifs.

Pour la consolation de ceux qui connurent et apprécièrent M. l'Abbé Marre, transcrivons ces quelques paroles prononcées sur sa tombe au cimetière de Düsseldorf : « Son visage disait l'austérité de l'homme de devoir. La solution qui lui paraissait, réflexion faite, celle du devoir, on pouvait être sûr qu'elle serait tenue, inexorablement, quelles qu'en soient les conséquences. Il n'était pas, quoiqu'il fût normand d'origine, l'homme des souplesses habiles, des concessions conciliantes qui évitent les ennuis.

Mais ce que le visage montrait moins, et qu'une simple conversation découvrait bien vite, c'était... sous les dehors très réservés, la grande bonté de son âme sacerdotale. Sans doute l'aumônier de kdo. doit souvent se taire en face du mal, de l'erreur, du péché ; mais bien des prisonniers qui furent ses paroissiens se verront mériter des grâces de lumière, de force, de conversion même, parce que, dans le silence de la chapelle du camp, ou dans l'isolement austère de ses journées, Monsieur l'Abbé Marre pria, intercédait, se sacrifiait, offrait ses amertumes et peut-être bien s'est offert à son Maître, comme son Maître, tout d'un coup, pour ses paroisses captives ».

Dieu a éprouvé son fidèle serviteur jusqu'au bout, en lui refusant la mort lente et consciente dont son courage sacerdotal eut accepté l'approche, en lui refusant une mort adoucie par les adieux aux amis.

C'est un honneur, un stimulant aussi pour le clergé français prisonnier, qu'un témoin des derniers mois de sa vie, ait cru devoir, cherchant et pesant ses mots, résumer son admiration en ces termes :

« Monsieur l'Abbé Marre ? Jamais je n'avais rencontré un tel prêtre... un saint ».

J. G.

## Communications de L'Homme de Confiance

### Envoi d'étiquettes au service des P. de G. à Lyon.

L'envoi massif d'étiquettes, au Service des Colis Corses, par des prisonniers qui ne remplissent pas les conditions nécessaires pour être pris en charge par cet organisme, apporte, par suite des vérifications nécessaires, un retard très regrettable à l'aide que la Direction du service des P. G. désire apporter aux prisonniers actuellement privés de tous colis.

Je rappelle encore les indications qui ont paru, sous la rubrique « L'Homme de Confiance vous parle », dans les précédents numéros de ce journal ; et, dans l'intérêt de nos camarades privés de colis, je prie instamment tous les H. de C. de kdo. de faire respecter scrupuleusement ces prescriptions.

Je précise, à nouveau, que toutes les étiquettes qui sont adressées à d'autres destinataires que les familles ou les Comités dans lesquels les P. G. sont inscrits en exécution des prescriptions du Communiqué n° 88, doivent, pour être honorées, porter, d'une manière aussi complète que possible, l'indication du motif de l'envoi (Nord Africains, Corses, Nécessiteux) et être obligatoirement revêtues de mon visa.

### Vœux du Comité International de la Croix-Rouge.

Je reçois du Comité International de la Croix-Rouge la lettre suivante : « Au moment où va naître la nouvelle année le Comité international de la Croix-Rouge, ses 3.000 collaborateurs à Genève et en Suisse et ses délégués dans le monde entier pensent avec une affectueuse et particulière sollicitude aux prisonniers, aux internés civils de toutes les nationalités

comme aussi à leurs familles. Le C.I.C.R. et ceux qui travaillent avec lui expriment à tous leur chaleureuse et fidèle sympathie, en même temps que leurs vœux les plus cordiaux pour 1944. L'institution de Genève fidèle dans l'avenir comme dans le passé à l'idéal de la Croix-Rouge, continuera de vouer toutes ses forces à atténuer la détresse engendrée par la guerre ».

Adj. Edouard QUIDEL, H. de C. Principal du Stalag VI J.

### ERRATA

Le n° du 15 janvier 1944 porte, par erreur, en 1<sup>ère</sup> page, le n° 55. C'est 56 qu'il faut lire. — Ensuite, p. 10, dans la poésie « Le Troupeau en Montagne », lire au derniers vers « D'un busard décrivant... ». Nos lecteurs auront d'ailleurs rectifié d'eux-mêmes et nous nous excusons auprès de l'auteur.

La Rédaction.

Il semble que Dieu, qui a voulu mettre des bornes aux empires, ait donné aux Français cette facilité d'acquiescer, avec cette facilité de perdre, ce feu auquel rien ne résiste, avec ce découragement qui fait plier à tout.

MONTESQUIEU

## AU Stalag : BARBARA.

Le dimanche 2 janvier, les « Comédiens Amateurs », sous la direction d'H. Condy, nous ont présenté BARBARA, pièce en 3 actes de M. DURAN. Comme toujours, présentation impeccable : décors, costumes, accessoires riches et très frais, mise en scène soignée et sans accroc.

Nos acteurs, nous les connaissons ; ils ont été égaux à eux-mêmes. André PERGON, toujours « jolie, séduisante », nous a campé une Barbara capricieuse, insupportable, agaçante, mais désirable, et n'a pas craint, comme une vraie vedette, de nous montrer ses jambes ! Henry CONDY, dans le rôle de l'amoureux qui ne veut pas céder lui donna de façon agréable et amusante la réplique. Albert FISCHER fut un mari élégant, sportif, plein de feu mais assez peu soucieux de son épouse-étoile (on le comprend un peu !). Robert HANNAY fut horripilant à souhait (il le fallait) et d'une masculinité douteuse (il le fallait aussi). A la même confrérie (mon Dieu !... mon Dieu !...) appartenait son compère Roger LE BOTLAND qui se mit très bien dans la peau de son personnage. Désiré COUDIERE, en vieille bonne, fut très savoureux. Pierre MARIN, que les habitués de l'hôpital de Gerresheim connaissent bien, n'a rien perdu de sa trottinante démarche de midinette et de son frais « sex appeal ». Jacques PAVILLON, le patron, Jean IVANOWSKI, Marcel DESPHELIPON, les garçons, et Pierre TOUTAIN, le photographe, tinrent très bien leur place dans la salle de restaurant du 1er acte. Enfin, un nouveau venu dans la troupe, Charles FADAT, enfant de Sète, obtint un succès sympathique et mérité dans le rôle d'un méridional, chef de fanfare, bon enfant, aimant à presser sans vergogne les bonnes poires juteuses. J'allais oublier : Henry CONDY nous révéla un talent que nous ignorions, celui de joueur de tuba ; il a, ma foi ! un sacré coup de langue !

Dans le trou du souffleur se trouvait Paul GUYOT et la régie était assurée par Jacques PAVILLON.

Nous avons applaudi de bon cœur les acteurs, le metteur en scène et les responsables des décors, mais nous avions à la fin un regret : c'est qu'autant d'efforts aient été dépensés pour une pièce qui ne les méritait guère. Monsieur Michel DURAN écrit, probablement, pour gagner de l'argent. C'est son droit, mais cela n'ajoute rien à l'art dramatique. Il connaît les ficelles du métier, c'est certain, aussi ne manque-t-il aucun effet facile et c'est un peu voyant. Il doit écrire très vite, tant pis pour la langue française !

Barbara a été jouée pour la 1ère fois au théâtre St-Georges à Paris en 1938 (les directeurs de théâtre n'avaient pas beaucoup de respect pour le public !). A quel besoin l'auteur a-t-il obéi en l'écrivant ? Il s'agissait, je crois, de lancer une nouvelle vedette, Zita Percel, qui fut capable de remplacer Madame Elvire Popesco vieillissante. On fit appel à Duran, aussi peu difficile sur les moyens que son nom (auquel il a pourtant supprimé le « d » pour faire plus original) est commun. Il lui vint une idée sur laquelle il bâtit son 1er acte. Cet acte est un « sketch » assez amusant sur la « vedettite », les faux Français, la bêtise du public, et qui n'appelle aucune suite. Mais on lui avait commandé 3 h. de spectacle ! Il n'avait plus rien à nous dire, plus rien à proposer à notre imagination et cependant il réussit à écrire encore 2 longs actes. Cela prouve une généreuse propension à parler pour ne rien dire. Après tout, c'est peut-être un art, mais qui ressort davantage de la scène publique que de la scène dramatique et comique. Je ne sais pas si Barbara a tenu longtemps l'affiche (je ne le voudrais pas, pour le bon renom des Parisiens) mais si la gloire de Zita Percel était liée au succès de ce texte, je dois en conclure que ce ne fut pas brillant. Car, qu'est devenue Zita Percel ?

Je dis tout cela parce que j'aime beaucoup le théâtre et que je regrette de le voir s'égarer ainsi par la faute de quelques uns qui n'obéissent à rien de pur, mais n'en concluez pas qu'il vous faut fuir ce spectacle. Il y a d'abord nos camarades qui se sont donné beaucoup de mal et qui jouent très bien, ensuite le coup d'œil qui est frais, agréable et enfin, si la pièce ne tient pas, si elle manque d'une intrigue nouée, si elle est absente de toute idée, il reste tout de même des scènes qui sont drôles et amusantes. Il y a la scène du restaurant, les filles, l'histoire de la pompe à incendie, les réparties de la bonne, il y a le tuba, les baisers « flirt », « cinéma », « passionnés », les crises de nerfs et les « prout ! ma chère ! ». Tout cela qui, pour n'être pas très nouveau, n'en est pas moins drôle et aide à passer quelques heures d'oubli. N'est-ce pas le but cherché ? P. B.

### PETITES ANNONCES.

Le kdo. 861 est acheteur d'un ACCORDEON chromatique, piano, de 24 à 80 basses, en bon état. S'adresser à l'H. de Confiance du kdo. 861.

## La Gravité est le bouclier des sots.

MONTESQUIEU

## Le « Nouvel An » au Kommando 518.

Après le 24 Décembre, le 1er Janvier, « vérité de La Palisse » objectera le malin. Peu importe, au kdo. 518 la fête continue Monsieur l'astucieux ; un air maussade n'est point de circonstance ! Ce matin, les prisonniers du kdo., avec leur plus beau sourire ont mutuellement échangé leurs vœux de nouvel An. Comme autrefois, là-bas, au Pays, ils l'ont fait avec beaucoup de civilité et de cordialité.

14 heures, nous voici encore une fois tous groupés, serrés comme des anchois dans leur boîte, devant les planches de « L'Araignée 518 ». L'orchestre donne le signal des réjouissances. MM. Robert Désimeur, H. de Confiance du kdo. et André Martin, Directeur de la troupe, deux grands organisateurs de vie au kdo., nous présentent avec simplicité et cordialité, leurs meilleurs vœux pour 1944. Le CROCHET de chants se déroule, des camarades montent avec complaisance sur la scène. Eh ! mon Dieu, si tous ne savent pas très bien chanter, tous savent bien s'en tirer. Quelques jeux de société, adaptés à la scène : questions, devinettes, nous ont bien amusés par leurs réponses inattendues. Maintenant, vente aux enchères du « Nouvelliste ». Madame l'Administration de ce Journal, nous vous offrons 125 marks pour 15 numéros vendus, donc nous nous intéressons à vous ! La remise des prix aux heureux lauréats des concours divers organisés en ces jours de fête donne lieu à un beau geste de solidarité, la plupart de ces prix furent abandonnés aux Œuvres du Commissariat Général des Prisonniers de Guerre. La charité est une vertu sociale, elle n'a pas de couleur, mais seulement des nuances.

Un quart d'h. d'entr'acte et les soli commencent avec Biegala au violon et Roger Michel au saxophone. Voilà de nouveau de la joie avec Desrumaux chanteur réaliste, Decarnelle le charmeur de foule, Danès le chanteur de grand style, Meric le fantasiste, créateur de la chanson : Boum-Boum. C'est une piste de cirque qu'il vous faudrait camarades Charton et Leseur, votre clownerie y serait plus à l'aise. Vous aussi, camarades Meric, Charton, Pollet vous avez beaucoup de mérite, vous vous êtes bien mis dans la peau de l'espégle TOTO, de la craintive VALENTINE et du PAPA autoritaire en interprétant les 2 intermèdes de Bach et Laverne : TOTO au Jardin des plantes et TOTO mange sa soupe. Nous voudrions, certes, encore mieux faire, mais les alarmes, l'horaire du travail, le départ de certains membres de la troupe, le manque de place ne facilitent pas la tâche de nos organisateurs de loisirs.

Bon courage, camarade prisonnier, c'est le mot que ta mère, ta femme, ta sœur, ta fiancée, ton ami t'écrit dans presque toutes ses lettres. Ceux qui t'aiment connaissent bien ton point faible, n'est-ce pas. Je sais, tu voudrais déjà avoir vécu cette année. Quand on souffre, on souhaite voir couler rapidement le temps. Et bien quoi, tu n'es pas une femelle, un peu plus de cran. On t'a assez dit que l'Avenir appartenait à ceux qui ont un idéal, qui ont la ferme volonté de le réaliser. Un idéal très noble : c'est celui qu'encore bébé tu sucas avec le lait maternel, c'est celui qu'enfant ton instituteur éveilla avec ta conscience. Espère, tout passe, même le mal, si le beau, le bien, le vrai ne triomphent pas toujours, ils restent quand même, indestructibles, ils traversent les âges, bien plus, si tu es spiritualiste, ils t'accompagnent dans l'éternité.

Marius TOURETTE,  
VI J 3269, kdo. 518.

## Kommando 914.

Nous avons eu, nous aussi notre Noël. La confiance que nous avions accordée au Père Noël de notre enfance, n'a pas été déçue puisque, sur les 85

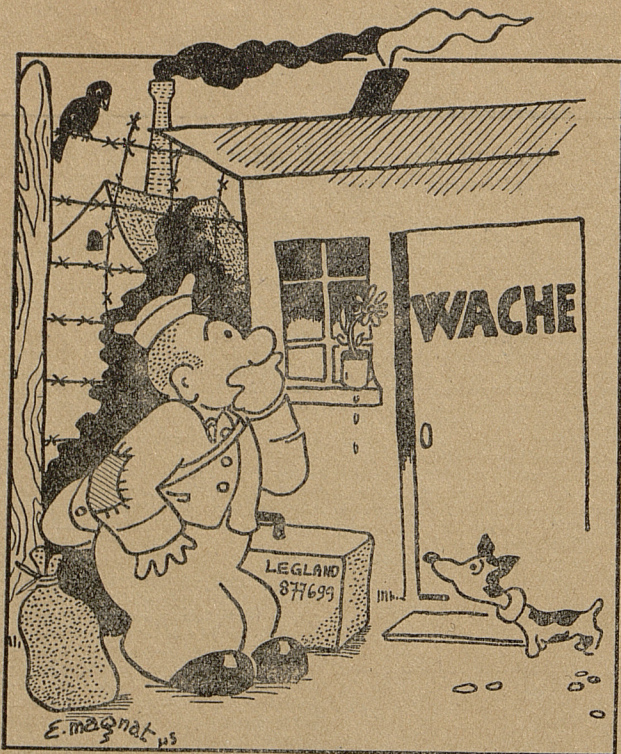
que nous sommes, pas un n'a été oublié ; il y eut même quelques lots supplémentaires qui permirent de récompenser les chanteurs bénévoles. Sur la proposition de notre sympathique H. de C. Gendre et d'après l'idée générale qu'il leur avait indiquée, un groupe de camarades dévoués organisa nos loisirs. Chansons, histoires grivoises, musique, swings nous firent voir minuit trop rapidement. Un ancien du kdo. nous chanta Minuit Chrétien. Une loterie, dont chaque lot était accompagné d'un petit mot, dont les vedettes du kdo. firent gaiement les frais, termina la soirée. Concours de belotte, de bridge occupèrent notre jour de Noël ainsi que la Messe dite dans la soirée par notre aumônier Masson. La gaité ainsi amassée déborda sur notre kdo. et lundi, les cheveux rhumatisants nous reprimes l'« Arbeit ».

Sur la proposition de notre camarade Peugeot, une collecte avait été organisée elle recueillit 70 RM qui ont été adressés à la Mutuelle du Stalag, ainsi personne n'a été oublié.

Remercions les organisateurs Peugeot, Vinche, Hébert, Deschamps, Gouraud, Thomas, etc. qui se dépensèrent sans compter. N'oublions pas notre touche à tout Gelez qui illumina magnifiquement notre arbre de Noël.

Wereltz comme toujours se surpassa et grâce à lui, nous entendimes de la belle musique, il était accompagné par l'irimitable Tontoune et Roro. Tout se passa le mieux du monde dans la joie et l'entrain, et pourtant ! ingratitude humaine ! nous ne nous sommes pas dit à l'année prochaine !!! car, pour nous tous c'est la « der des ders ».

N. T., XVII A 29.110.



### CONFUSION

— VACHE ? CHOUETTE ALORS ! ME V'LA ENFIN DANS UN KOMMANDO DE BAUER !...

### NOËL au Kommando 1149.

Noël ! Que de souvenirs évoqués en ce jour mémorable ! Nous avons tous pensé aux heures angoissantes de ceux qui, là-bas, attendent notre retour. Nous avons aussi pensé à notre épouse, à cette mère, à ces enfants qui pleurent car « Il » ne reviendra plus ! Noël de tristesse ! Noël de deuil !

Je comprend très bien les camarades de certains kommandos qui n'ont pas eu la force nécessaire de préparer des distractions pour ce Noël 43. Chez nous, malgré toutes nos peines, toutes nos douleurs, nos souffrances physiques et morales, nous avons fêté Noël. Nos associations sportive et artistique, sous le signe de la camaraderie, nous avaient invités à un délicieux repas familial. Le 24 décembre, dans la salle du kommando artistiquement décorée, 160 « guéfangues » prirent place aux tables disposées en carré ; un superbe sapin chargé de cadeaux, ornait le milieu ; des guirlandes multicolores jetaient une note gaie.

A 19 h., dans une ambiance bien française, le repas commença par des hors-d'œuvres variés, suivis de « choux farcis au bœuf de la Plata », de la mousseline « Kortofoeln », du bœuf mode, le tout arrosé d'excellente bière. En attendant le dessert, de nombreux camarades se firent applaudir dans leur répertoire. Le pudding et la « Tarte Deutch Haus » terminèrent avec le café « ersatz » ce repas fraternel. Puis eut lieu la distribution des cadeaux de Noël (friandises, cigares, cigarettes, tabac, surprises, etc.) qui firent la joie de tous ; et les « papas » pensèrent aux joies passées de leurs tout petits.

Minuit. La salle fut, en un clin d'œil, transformée en chapelle et notre camarade aumônier, Jean Glin, devant un magnifique tableau représentant la crèche et peint par notre camarade Troysien, célébra la messe de minuit au cours de laquelle la chorale nous fit entendre des chants de Noël.

Ce ne fut qu'à 2 heures du matin que nous nous sentimes redevenir des « guéfangues », car notre esprit s'était complètement évadé et avait oublié notre captivité, notre milieu, grâce à notre amitié qui avait tout transformé.

Le lendemain, jour de Noël, une séance théâtrale organisée par la troupe de l'A. S. A. nous procura le plaisir d'applaudir nos camarades amateurs dans « Onésime garçon de café », « L'Intrus », « La Donation ». Des chanteurs et notre orchestre « Pedro-jazz », sous la direction de Maurice Boidier, complétèrent le programme.

Le 2 janvier, à la « Gemeinehaus », le même programme fut donné ; pendant cette séance, une collecte faite au profit de l'Association d'Entr'Aide du Stalag rapporta la somme de 163 RM qui a été versée au bureau de l'association. Nos remerciements à tous.

Les fêtes de Noël et du jour de l'An sont terminées. Nous espérons tous que ce sont les dernières que nous passons en captivité. Pour que le temps nous paraisse moins long et notre fardeau moins lourd, sachons organiser, dans la camaraderie et l'amitié, notre vie en kommando.

François CARRERE, 29.026, H. de C. du kdo. 1148.

### « MARIUS » au Kommando 1705.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1944, dans la salle d'Haldern, la troupe du 1705 a présenté Marius de Marcel Pagnol. Se jouant des difficultés, R. ALLAZ avait réussi à réunir, dans un kdo. de 30, les interprètes nécessaires pour jouer cette pièce qui est toute indiquée pour plaire à un public P. G.

Distribution en tous les points parfaite (et il ne faut pas oublier que les personnages de Marius ont un physique presque imposé et un accent !) et nous avons pu entendre parler « marseillais » avec un reste d'accent lillois ou dunkerquois, et ma foi ! ça n'allait pas si mal que ça !

Dans la distribution nous retrouvons : PARENT, toujours aussi à l'aise sur la scène ; s'il oublia parfois l'accent, il eut dans le rôle de Marius de très

## « Toute puissance est faible à moins que d'être unie » Unissez-vous au sein de la Mutuelle

jolis jeux de scène - PALIX, en progrès constants, réussit maintenant parfaitement à nous donner le change ; il fut une Fanny pleine de grâce et de fraîcheur - ALLAZ avait la tâche difficile de nous rappeler Raimu, il s'en tira d'excellente façon et fut un César de classe - BLONDEL, qui débutait dans les rôles féminins, réalisa une Honorine, un peu maigre, mais truculente à souhait - ARRABIE, malgré quelques absences de mémoire, joua avec un grand naturel et sut être fin et sentimental lorsque le rôle de Panisse l'exigeait - Le célèbre capitaine Escartefigue fut rendu par le Lillois BOSSUT, d'une façon parfaite et « avé l'assent ». - M. Brun eut en JEMET un bon interprète - ROQUES, en très grand progrès, s'affirma dans le rôle de Piquoiseau - BERTRAND sut être un quartier-maître comme il le fallait et un coiffeur (dans la coulisse) de talent - POMMARET et BRUNO, complétèrent la distribution dans les rôles du chauffeur, du Sidi et de la Malaise.

Dans la coulisse nous avons retrouvé SIMON et COLAINTHIER, les machinistes et accessoiristes habituels. Si nous n'avons pas vu le souffleur ALLARY, nous l'avons parfois entendu. Il nous faudrait citer beaucoup de noms pour faire connaître ceux qui se dépensèrent pour la réussite de cette pièce. N'oublions pas toutefois que les décors sont du peintre ARRABIE, que PARENT fut pour ALLAZ un auxiliaire dévoué et infatigable, que BOSSUT orchestra les bruits de coulisse (et ils sont nombreux) et que BOSSUT apporta son concours de fin dessinateur.

Nous croyons savoir que si les circonstances le permettent, Marius sera redonné au début du printemps à l'intention des camarades empêchés par le mauvais temps ou retenus par le 1<sup>er</sup> janvier.

Merci de la part de tous les spectateurs à l'excellente troupe du 1705 qui nous fit passer une très bonne soirée.

UN GROUPE DE SPECTATEURS.

### Kommando 241. Séance récréative de Noël.

Dans une belle salle obligeamment offerte par les habitants du pays, le kdo. 241 de Walbeck donnait, le dimanche 26 décembre, une représentation théâtrale qui réunit les kdos. environnants, grâce à la bienveillance de M. le Capitaine commandant la Compagnie, et, sous la présidence de Paul Lasseigne, H. de Confiance de la Cie. Belle séance, très réussie, grâce à la collaboration totale du kdo. 241, sous la haute direction de Rousseau, l'H. de Confiance, tour à tour guitariste, prestidigitateur (sans truquage, il vous l'affirme) et chanteur plein de fantaisie qui évoqua le chaud soleil d'Afrique et le rythme berceur des tangos argentins. A côté de lui, tout un groupe d'artistes et de techniciens. Il faut citer : Fournier qui donna deux jolies chansons du pays et devina tout ce qu'on voulut bien lui désigner, Cuvelier qui présenta le spectacle avec des histoires de « Cafougnette », Gayet, régisseur, souffleur très précieux et qui tint la batterie avec maestria ; dans l'orchestre, Dornier, le virtuose accordéoniste, Gemerio, fin mandoliniste et aussi electricien, sans oublier le camarade de Twisteden qui joua de beaux airs d'harmonica et Collin, du 238, qui récita quelques poésies de Miguel Zamacois.

Une comédie en 2 actes « Une Déclaration » termina le spectacle et tint la salle en gaieté pendant 1 h. 1/2. Que dire des acteurs ? Que Rousseau fut desopilant dans le rôle de Jules, que Pêcheux joua avec beaucoup de soin et de finesse le rôle du jeune premier, que Fournier fut un contrôleur aussi aimable que peut l'être un contrôleur amoureux et que Collin, du 238, appelé à la dernière minute pour remplacer un acteur muté, apprit son rôle en 15 j. et tint pourtant de façon magistrale le rôle du père Boulevard.

Bref, la séance se termina sur un contentement général et chacun reprit le chemin du retour avec la satisfaction d'une bonne après-midi passée dans une atmosphère de franche camaraderie. Il ne reste plus qu'à dire : A quand la prochaine ?

Une vente aux enchères pour payer les frais de la séance et en faveur de la mutuelle du Stalag qui recut la somme de 62 RM.

Bel exemple de solidarité en faveur des familles de nos camarades dans 1<sup>er</sup> besoin. Grand merci à tous.

### REMERCIEMENTS

Ce n'est plus un mystère, que la situation financière du « Nouvelliste » est difficile ; et cela depuis longtemps, exactement depuis le jour où, privé de toute ressource officielle, il a été obligé de se suffire, seul, avec les cotisations de 10 pfé demandées à ses lecteurs.

En dépit d'une situation très grave, nous n'avons pas hésité à vous présenter un numéro de Noël qui sortit un peu de l'ordinaire et nous avons été récompensés. Beaucoup de camarades semblent avoir apprécié notre effort et ont répondu généreusement à notre appel au secours.

Nous ne voulons voir là qu'un encouragement à continuer et une preuve que, malgré encore bien des défauts, notre journal répond à un besoin et qu'il est accueilli et lu avec bienveillance.

La Rédaction du « Nouvelliste » tient à remercier MM. les Hommes de Confiance de Compagnie qui, aidés par les Hommes de Confiance de kdo. et grâce à l'esprit de compréhension et à la générosité de tous, nous ont aidé à passer un cap très périlleux...

La situation financière du journal n'est pas encore parfaite, mais, certains maintenant de votre généreux appui (car il est à craindre que nous ayons encore besoin de vous), nous pouvons envisager l'avenir avec un certain optimisme.

Encore une fois, chers lecteurs, merci.

LA RÉDACTION.

### † NÉCROLOGIE †

L'Homme de Confiance du kdo. 309 et ses camarades ont le regret de vous faire part de la mort de leur ami BEAUMONT André (mle 124/5984) décédé à Düsseldorf le 27 Décembre 1943, des suites de maladie.

L'inhumation eut lieu le 3 Janvier 1944 au cimetière de Düsseldorf en présence de MM. les Médecins français et des délégations du kdo. 309 et de l'Hôpital de Gerresheim. L'absoute fut donnée par M. l'Abbé JEAN-NOTTE, ex-aumônier du kdo. 309. Les honneurs militaires furent rendus par un détachement de l'armée allemande.

L'Homme de Confiance remercie en particulier le camarade PIERSON, H. de Confiance de l'Hôpital, et tous ceux qui, soit par leur présence aux obsèques, soit par l'envoi de couronnes, soit en participant aux collectes, ont bien voulu témoigner leur sympathie en cette pénible circonstance.

# CENTRE D'INFORMATION



## LES BAUX A FERME



Les circonstances exceptionnelles nées de la guerre, puis de notre captivité, ont amené le législateur à intervenir à plusieurs reprises dans les rapports entre bailleurs et preneurs de baux à ferme.

Il est intéressant de résumer ici, les dispositions principales.

### I. Loi du 1er juin 1940.

Le décret du 26 septembre 1939, ne visant que les rapports entre propriétaires et locataires d'immeubles à usage d'habitation, c'est la loi du 1er juin 1940 qui règle, tant que le décret portant cessation des hostilités n'aura pas été rendu, les rapports entre bailleurs et preneurs de baux à ferme.

Alors que les locataires d'immeubles à usage d'habitation bénéficient de la réduction automatique des trois-quarts de leur loyer, la loi du 1er juin 1940 stipule que le fermier peut demander une réduction de son fermage en justifiant que, par suite des circonstances résultant de l'état de guerre, il ne peut plus assurer normalement l'exploitation et qu'il se trouve dans l'impossibilité de payer intégralement son fermage.

Au cas où la situation du preneur vient à être modifiée, l'accord amiable ou la décision de justice (Justice de Paix compétente en dernier ressort, jusqu'à 7.500 francs de principal — actuellement les commissions paritaires d'arbitrage de baux à ferme présidées par le Juge de Paix dans chaque canton), accordant une réduction de prix de base du fermage, pourra être révisée, à la requête de l'une ou l'autre des parties.

### II. Loi du 5 juin 1941.

La loi du 5 juin 1941 stipule que :

« A moins qu'il n'ait demandé la résiliation ou qu'il n'ait donné valablement congé postérieurement à l'ouverture des hostilités, ou que le bailleur n'établisse qu'il soit en état de quitter les lieux, le preneur qui appartient comme militaire aux formations de l'armée, s'il a régulièrement satisfait à toutes ses obligations, continuera de plein droit à jouir des lieux pendant une année à dater du jour de l'expiration du bail : cette prorogation de jouissance sera renouvelée de plein droit si le preneur remplit les mêmes conditions. »

### III. Loi du 19 janvier 1943.

Cette loi a supprimé la prorogation de jouissance d'office, d'année en année, au profit du preneur appartenant aux formations de l'armée.

Désormais, tout preneur, même prisonnier de guerre, devra notifier obligatoirement sa demande de renouvellement au bailleur trois mois avant l'expiration du bail par lettre recommandée, avec avis de réception ou par acte extra-judiciaire. Cette prorogation de jouissance continue à être renouvelable.

### IV. Loi du 29 avril 1943.

La loi du 29 avril 1943 a étendu les limites d'application de cette prorogation de jouissance dans les termes suivants :

« Sont, suivant les mêmes règles et conditions, maintenus en possession des lieux loués, le conjoint du preneur ou les personnes vivant habituellement avec lui et à sa charge, s'il est mort sous les drapeaux, s'il a succombé à la suite de blessures reçues ou de maladie contractée depuis sa mobilisation ou aggravée du fait de celle-ci, ou si son décès, sans avoir été officiellement constaté, peut être présumé. »

### V. Loi du 4 septembre 1943.

Etant donné la hausse croissante des prix, le législateur s'est trouvé devant l'obligation de stabiliser les fermages sur des bases précises. C'est ce qui a fait l'objet de la loi du 4 septembre 1943.

Nonobstant toute convention contraire, même antérieurement conclue et jusqu'à la date de cessation des hostilités, les fermages échus postérieurement à la publication de la présente loi sont stabilisés sur la base des baux en cours au 1er septembre 1939, dans les conditions ci-après :

1) Si le bail en cours comporte un prix de fermage stipulé en nature, le fermier ne peut être tenu de livrer des quantités supérieures à celles qui étaient exigibles en vertu des conventions en vigueur au 1er septembre 1939. Toutefois, jusqu'à la cessation des hostilités, les paiements s'effectueront **uniquement en argent**, de la façon suivant :

Au cas où le bail ne comporte pas l'obligation de livrer les marchandises, mais seulement de livrer au bailleur une somme représentant à la date d'échéance la contre-valeur en argent d'une quantité de produits fixés au contrat, le fermier se libère valablement en acquittant, aux cours de l'échéance du fermage, le prix de quantités égales à celles qui étaient exigibles au 1er septembre 1939.

2) Si le bail en cours comporte un prix de fermage stipulé en argent, le fermage licite s'apprécie en **transformant fictivement** en quantités de denrées le prix du bail en vigueur au 1er septembre 1939, et en calculant le prix des dites quantités aux cours du jour de l'échéance.

Pour déterminer la denrée qui servira de base pour le calcul de l'équivalence en nature des fermages stipulés en argent, les parties se réfèrent aux usages locaux ; à défaut, elles retiendront l'une ou l'autre des deux productions principales qu'elles arrêteront d'un commun accord.

Dans le cas où les biens ruraux n'étaient pas loués au 1er septembre 1939, le fermage est déterminé par référence aux quantités de denrées constituant à cette date dans la région, le fermage des biens similaires.

Concrétisons par quelques exemples les données ci-dessus :

### 1<sup>o</sup> Fermage en cours au 1er septembre 1939.

Vingt quintaux de blé et 400 kgs de viande de bœuf de première qualité payables, soit en argent, soit livrables en nature :

Fermage dû au propriétaire à l'échéance postérieure au 4 septembre 1943 calculé, en supposant cette échéance au 15 octobre 1943, sur les prix en cours à cette date de : 410 francs le quintal de blé et 22 francs le kilo de viande : (1)

$20 \times 410 = 8.200$  fr. plus  $400 \times 22 = 8.800$  fr. ; soit au total = 17.000 fr.

### 2<sup>o</sup> Fermage en cours au 1er septembre 1939.

Neuf mille francs payables en espèces.

3) Le quintal de blé valant approximativement 180 francs en 1939, cette somme représentait à l'époque 9.000 fr. : = 50 quintaux de blé.

Le fermage dû au propriétaire à l'échéance postérieure au 4 septembre 1943, en prenant le même cours que dans l'exemple précédent, se monte à :  $50 \times 410 = 20.500$  francs.

Cet exemple vaut pour les régions de France grosses productrices de blé.

4) Aux cours du 1er septembre 1939 (180 fr. le quintal de blé et 15 fr. le kilo de viande) (1), cette somme de 9.000 francs représentait 30 quintaux de blé et 240 kilos de viande de bœuf de première qualité ; en effet  $180 \times 30 = 5.400$  fr. plus  $240 \times 15 = 3.600$  fr., soit au total : 9.000 fr.

Le fermage dû au propriétaire à l'échéance postérieure au 4 septembre 1943 (en tenant compte des cours du 15 octobre 1943) (1), est donc de :  $410 \times 30 = 12.300$  fr. plus  $240 \times 22 = 5.280$  fr., soit au total : 17.580 fr.

Cet exemple vaut pour la région normande notamment.

Toutes les contestations relatives à l'application de cette loi sont de la compétence du Juge de Paix du canton, mais les instances ne peuvent être introduites sans que les parties aient été appelées préalablement en conciliation devant la Commission Paritaire d'Arbitrage cantonale.

La commission est saisie, à la requête de la partie la plus diligente, par lettre recommandée avec avis de réception. A l'expiration d'un délai de 2 mois, à dater de l'envoi de la lettre recommandée, et si une conciliation n'est pas intervenue, le Juge de Paix rend son jugement, lequel est exécutoire de plein droit.

Toutes les pièces relatives à cette procédure sont visées pour timbre et enregistrées gratis.

Les conventions faites en application de cette loi et modifiant des baux en cours sont également dispensées des droits de timbre et d'enregistrement.

René FATRAS,

Conseiller juridique du Stalag VI J.

(1) Les cours donnés ne sont qu'approximatifs.

## COMMUNICATIONS DIVERSES.

### Concours d'Inspecteur adjoint de l'Assistance Publique des Départements.

La Délégation de Berlin des Services Diplomatiques des P. G. nous communique ce qui suit :

« En vertu des dispositions de l'article 4 de la loi du 28 juin 1943 (1) relative aux P. G., et en vue de sauvegarder la situation des prisonniers de guerre au regard des possibilités d'accès aux postes d'inspecteurs adjoints des Services de l'Assistance :

« 1<sup>o</sup> Un contingent d'emplois de début est mis en réserve jusqu'après le rapatriement général des prisonniers de guerre. Ce contingent est actuellement de 7.

« 2<sup>o</sup> Certains de ces emplois pourront être désormais attribués à des prisonniers de guerre rapatriés.

« Ces postes seront comblés par un concours réservé aux prisonniers. Il est bien entendu que ceux-ci pourront, d'autre part, participer aux concours ordinaires ouverts aux licenciés et aux rédacteurs de préfecture ayant exercé depuis plus de trois ans dans leurs fonctions.

« Dès sa titularisation qui interviendra, en principe, à l'expiration d'un stage d'un an, le prisonnier reçu au concours bénéficiera pour services militaires d'une bonification égale au temps passé sous les drapeaux, y compris la période de captivité. »

### Exposition: "L'Ame des Camps".

Un Comité, sous la présidence de M. Georges Duhamel, secrétaire perpétuel de l'Académie Française, se propose d'organiser cette année une exposition ayant pour but de recréer, à l'aide de placards, de documents, de schémas, de tableaux, de photos, etc., l'âme intellectuelle, spirituelle et sociale des camps, et, d'autre part de sauvegarder les œuvres de la pensée et de l'art français créées en captivité.

Dès à présent, toutes les organisations collectives des kommandos, tous les artistes, écrivains qui ont fait œuvre individuelle, sont invités à adresser leurs envois au Bureau de l'Homme de Confiance du Stalag.

A la fin de l'exposition, les œuvres individuelles seront expédiées à l'adresse que leurs auteurs auront indiquées.

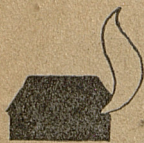
Cette exposition aura probablement lieu à Paris.

Dès maintenant, pensez-y. D'autres précisions nous seront données.

(1) Voir Bulletin du Centre d'Informations n° 7, septembre 1943.

## L'OPINION D'UN CAMARADE.

### FOYERS DE CHEZ NOUS



O foyers de France vers qui nous sommes constamment tournés, vous détenez pour nous le secret de la Patrie. N'êtes-vous pas la pierre angulaire d'où nous parlons pour adhérer à notre nation, et dans les pénibles circonstances présentes, les 2 images de notre chez nous et de la France ne se séparent guère. Un 4ème hiver de captivité est là sur nos têtes, il est aussi dans nos cœurs, mais pour ceux qui ont une foi vive, une si longue séparation ne peut pas être un affaiblissement de notre amour

mais plutôt son accroissement et son exaltation. Combien d'entre nous, en effet, n'ont-ils pas reconnu eux-mêmes, qu'ils ne s'étaient jamais sentis plus près de leurs femmes que depuis que, purifiés par l'épreuve, ils ont découvert la beauté de l'âme de leurs compagnes. Souvent une sorte de pudeur nous avait empêchés, du temps que nous vivions côte à côte, de nous avouer ou d'apprécier toute la délicatesse de notre amour, d'autant plus que la vie avec ses exigences et ses petitesse suscitait mille causes infimes d'irritation, d'incompréhension. Avec le mal, et les souffrances de l'exil, tout cela s'atténue et disparaît. Il reste alors en nous ce sentiment profond d'un amour qui est comme une nouvelle découverte, et c'est une expérience commune que la distance et le poids des années, loin de détendre ces liens les a au contraire resserrés, faisant ainsi jaillir de l'épreuve un amour plus pur et plus fervent.

Foyers de chez nous, à vous qui nous tenez si fort au cœur, il faut bien que l'on dise : « Si grand que soit l'écrasement de notre vie quotidienne dans nos multiples commandos, ne croyez pas que nous sommes devenus des ombres, des fantômes de nous-mêmes. Si le temps et les conditions de vie ne nous permettent pas d'aller plus loin que d'être, si nous ne pouvons plus nous exprimer, car nous ne savons probablement plus penser, nous restons malgré tout des hommes, des Français. Hommes, oui ! qui avons su déterminer les axes de nos fidélités, et quoiqu'il arrive, nous y tiendrons invinciblement ». Français aussi, car nous avons emporté notre pays dans le bagage de notre être. La France du prisonnier n'est-elle pas le paysage de chez lui, la vieille maison grise et son enclos, l'humble jardinier, la femme épousée ou promise, les enfants, les vieux parents, les compagnons d'atout, la douce musique de notre langue. Que sais-je ? En un mot tout ce qui faisait, il y a quelques années encore, notre bonheur quotidien, notre joie de vivre.

Chers foyers de France, si vous saviez comme on vous aime ! Quand nous sommes arrivés ici, en terre étrangère, transplantés au hasard des circonstances, nous n'avions guère de cadres. La France officielle était effondrée, et chacun portait sa richesse nouée dans les quatre coins de sa peau. Ce qu'il y eut de surprenant, c'est que cette richesse individuelle, s'est révélée à l'épreuve à peu près la même chez nous, et d'une façon très solide. Le premier élément en était le foyer, et nous nous sommes aussitôt aperçus que c'était quelque chose de très beau, d'autant plus que nous nous en sentions privés. Au souvenir combien cher de ces amours de chez nous nous avons vite retrouvé la force d'aller plus loin, une raison de vivre et d'espérer, tout comme une boussolle affolée soudain retrouve le nord, et en tremblotant arrive enfin à s'orienter dans la juste position. Et désormais, pour rien au monde nous n'abandonnerions plus les chères choses dont notre foyer était fait, et dont le parfum de notre belle France imprégnait tous les détails.

Chers foyers tant aimés, nous vous demandons en revanche de ne pas nous décevoir. Prenez en charge cet honneur de nos sentiments, et sachez les imposer, même à ceux dont le cœur est moins sûr. Nous voulons votre fidélité parce que notre captivité vous fait nôtre. Des colis, oui, nous en attendons ; vos chères lettres, nous les désirons chaque jour ardemment, mais nous attendons autre chose encore. Faites que nous ne devenions pas chez nous des étrangers à force d'absence et que nous puissions trouver au lendemain de notre libération ce qu'il faut pour faire éclore l'avenir que nous portons en nous.

Quant à nous, hommes de l'au-delà de l'abîme, dont les mains restent accrochées au barbelé qui les blesse, apprenons donc dès maintenant à nous supporter nous mêmes, à vaincre le dégoût et le découragement qui tentent parfois de nous envahir. Nous savons déjà, qu'à notre retour la tendresse reflurira avec la vie, mais, qui sait si le premier pain que nous aurons à partager avec ceux qui nous ouvriront leurs bras ne sera pas un pain de larme ? Le problème initial ne sera plus alors de trouver un langage commun, mais de s'élever au-dessus de tout ce qui est incompatible entre la nature virile et la nature féminine, sans que pour cela notre amour-propre s'en trouve froissé. D'ailleurs, n'avons-nous pas déjà conscience de cette brume légère qui nous enveloppera pendant les premiers temps de notre réadaptation à la vie conjugale : brume qui éloignera et déformera nos entourages habituels ? A nous donc de ne pas prendre des sautes d'humeur pour des affaires d'importance. Le système nerveux n'est pas un altimètre sincère, c'est un arbrisseau trop fragile, trop impressionnable pour servir d'instrument de contrôle. Les obstacles ne s'égalisent pas, les concessions n'arrangent rien. La politique des sacrifices mutuels est une politique de doute. La paix chez soi ne peut venir que de la paix du cœur, car le mariage est une amitié si délicate que peu de chose souvent suffit à l'aigrir et seul, le haut vent de l'amour, est capable de l'assainir, mais nul ne sait quand il lui plaît de souffler. A notre retour, notre amour sera de ceux qui évoluent. Nous chercherons certes, à être heureux, car nous en avons besoin. Nous nous sentirons prêts au bonheur car nous ferons table rase du passé et d'un peu de ce qui est mauvais en nous. Cette vie nouvelle, oui, nous l'aimerons, et mangerons à pleines dents tout ce qu'elle nous offrira, car nous en aurons eu une conception extraordinaire. Cependant, n'oublions pas que nous aurons aussi, à nous porter discrètement avec les nôtres, tel un vaisseau plus fragile leur portant honneur, en leur prodiguant non pas des conseils, mais en leur inspirant une conduite, un exemple. A ces premiers contacts émouvants d'une nouvelle vie commune, ou tel sol paraîtra encore mal affermi sous nos pas et où un peu d'inquiétude viendra se mêler à la griserie des premiers enthousiasmes, à nous d'y penser dès maintenant.

Mais, chers foyers, en attendant notre retour, nous allons terminer là. Il faudrait s'exprimer mieux, probablement dire encore un tas de choses. Mais ne rien oublier, et bien rédiger c'est œuvre de pensée. En un mot il faudrait pouvoir réfléchir, mais nous avons l'esprit si lourd, la conscience si hébétée par l'écrasement de chaque jour que l'expression juste d'un sentiment nous laisse bien souvent interdits, abasourdis, nous empêchant d'en mesurer toute son ampleur.

Cependant, foyers de France, foyers très chers, alors que vous évoquez à nos yeux tant d'images voilées de tristesse, tant de pensées douloureuses en nos pauvres cœurs meurtris, nos voix, comme nos cœurs, sont gardées.

R. HOUDIER, Kdo. 1631.

## CHEZ NOS CONFRÈRES.

Notre confrère *S'Équipe*, du Stalag XVII A, fait paraître, sous la signature de son directeur, Jean Diwo, un intéressant article que nous sommes heureux de reproduire, et intitulé :

De Shakespeare à Simenon

### LE ROMAN POLICIER

Il y a des gens qui passent leur temps à faire des réussites. D'autres collectionnent des timbres, des médailles ou des coquetiers japonais. Il y en a qui jouent de la flûte. Enfin, certains préfèrent s'installer dans leur fauteuil et lire un roman policier. Cette lecture leur procure quelques heures d'oubli ; ils peuvent rêver à une existence plus mouvementée et plus tragique que celle que leur dispensent une administration ratatinée ou une épouse trop bourgeoise (à moins que l'administration ne soit bourgeoise et l'épouse ratafinée, ce qui n'est guère plus souhaitable).

Blâmez-vous ces aventuriers par procuration ? Moi, je m'en garderai bien. D'abord parce que le voisinage d'un lecteur de romans policiers est toujours préférable à celui d'un spécialiste de l'ocarina. Ensuite parce que j'avoue trouver moi-même un certain plaisir à lire de temps en temps un "bon policier". Et tout de suite je me retranche derrière l'autorité d'un de mes maîtres, professeur de philosophie à la Sorbonne, possesseur d'une importante bibliothèque policière et qui avouait trouver à la lecture des meilleurs romans policiers, un plaisir qui n'était pas incompatible avec la dignité professorale.

Il n'est pourtant pas un genre de littérature qui possède autant d'ennemis que le roman policier. Leurs arguments, que vous connaissez, sont certes valables en ce qui concerne les gens qui bornent à ce seul genre le choix de leur lecture. Mais ceux-ci sont aussi ridicules que ceux qui croient déchoir en ouvrant un roman policier.

En tout cas, il serait puéril de vouloir nier l'évidence du succès remporté ces dernières années par le roman policier, dont la gamme des lecteurs s'étend de l'analphabète au professeur de Faculté ! A quoi attribuer ce succès ? C'est une question qui mérite d'être posée.

Une mystérieuse affaire d'assassinat exerce toujours sur l'esprit un irrésistible attrait. Anatole France fait remarquer quelque part que le goût des légendes scélérates est inné dans l'homme. « Interrogez en effet les petits enfants », dit-il : « ils vous assureront tous que l'histoire serait moins jolies si Barbe-Bleue n'avait pas tué ses femmes ».

L'esprit s'intéresse au crime parce qu'il retrouve dans ce dernier un vieux fond de sauvagerie des races primitives, des instincts de l'humanité des bois et des cavernes sur lequel nous vivons tous. Le criminel, être d'exception, demi-mesure entre l'homme et la bête, éveille un vif étonnement, et, par là-même, ne peut laisser personne indifférent. Le crime est, étrange et mystérieux. Il est aussi pittoresque, voire philosophique : « Le charme qui touche le plus les âmes est le charme du mystère ». Autant de raisons pour lesquelles le crime frappe tant les imaginations. Et ceci explique pourquoi les romanciers ont songé à mettre à profit, dans leurs ouvrages, le choc psychologique causé par le crime. Bien avant l'avènement du roman policier, les écrivains n'y ont pas manqué. France pensait-il à Shakespeare en affirmant que « le sang répandu est pour moitié dans la poésie de l'humanité » ? C'est la même pensée qui arracha au critique des « Débats » J.-J. Weis, à propos de « l'affaire Fualdes », ce cri qui fit alors un grand scandale : « On dira tout ce qu'on voudra, c'est beau, un beau crime !... »

Si le crime sert de secousse initiale à tout romancier policier, il ne suffit pas. Pour qu'un livre porte cette étiquette, il faut encore que l'auteur fasse intervenir la police et ménage une lutte attrayante entre malfaiteurs et détectives. Là, intervient la mise à profit par l'auteur d'un jeu dont raffolent la plupart des esprits. C'est ce jeu qu'a si bien défini Edgar Poë, jeu des probabilités et des conjectures, qui emploie et exerce les facultés d'analyse de chaque individu. Le jeu de ces facultés d'analyse est une source certaine de jouissance pour celui qui aime faire œuvre de perspicacité en essayant de débrouiller des énigmes, des rébus, des hiéroglyphes. En ce sens le prologue du « Double assassinat de la rue Morgue », constitue le modèle du schéma d'analyse intellectuelle dont, à la suite de Conan Doyle, se servent les auteurs de romans policiers, de Jacques Decrest à Agatha Christie.

D'autres romanciers, tout en utilisant ce jeu de l'esprit dans le cadre de l'analyse de Poë, y ajoutèrent une part d'aventures souvent agrémentées d'humour. Dans ce genre de romanesque excellent avant l'autre guerre Maurice Leblanc et Gaston Leroux. Edgar Wallace reprit à son compte cette formule qui devait faire la fortune d'auteurs nouveaux : Les lie Charterie, Pierre Véry, O.-P. Gilbert, etc...

Enfin, vers 1930, Georges Simenon créa un troisième genre. Le « cas Simenon » fit à l'époque couler beaucoup d'encre. On présenta d'abord comme un phénomène celui qui annonçait son intention de publier « un roman par mois ». Simenon tint la gageure et devint du même coup le roi du roman policier.

Un des meilleurs critiques français, René Lalou, n'hésite pas à dire que Simenon a inventé « le roman policier du type bergsonien ». Sa nouvelle formule est tout à fait originale, son art consistant à créer des atmosphères étranges, morbides, gluantes et à en imprégner l'imagination du lecteur. (Quand Simenon vous parle d'un port de la mer du Nord sous la pluie, vous sentez l'humidité de l'air vous traverser, vous respirez l'odeur du godron mouillé et du bois pourri).

Son fameux commissaire Maigret n'agit qu'au nom d'un extraordinaire pouvoir d'intuition, après s'être mis dans l'état de réceptivité indispensable, grâce à une liaison intime avec l'atmosphère du drame où le lecteur est lui-même plongé, et en procédant à une véritable analyse spectroscopique du milieu.

Avec Simenon, nous arrivons au terme d'un article dans les limites duquel il était très difficile de traiter un sujet aussi vaste et aussi délicat que celui du roman policier. Aussi j'espère qu'une nouvelle polémique littéraire va s'ouvrir dès le prochain numéro... Pour ou contre le roman policier ?



Le "NOUVELLISTE"  
doit être votre ami.  
Ecrivez-lui.

## NOTRE LANGUE

Le Français tel qu'on ne devrait pas le parler.

Nous avons vu dans un précédent article que notre langue restait une de nos rares vraies richesses et qu'elle était, à l'heure actuelle, notre plus grande force, la seule qui fût encore capable d'un rayonnement.

Nous devons donc avoir pour elle des égards, du respect et de l'amour.

Dans cet article, nous avons commencé à parler de certaines expressions, de certaines façons de parler incorrectes. Nous avions vu qu'il fallait éviter de dire « la capote à Jules » pour « la capote de Jules », « c'est moi qui l'a fait, c'est vous qui l'ont fait » pour « c'est moi qui l'ai fait, et c'est vous qui l'avez fait ». Nous avons dit quelques mots de cette manie d'employer, à tout propos et hors de propos, ces expressions elliptiques : « au point de vue sentiment, question finances, etc. », alors qu'il faut faire suivre ce « point de vue » et cette « question », soit d'un adjectif, soit d'un substantif précédé de la préposition « de » : « au point de vue du ou des sentiments, question financière ». Ainsi cette locution très en vogue de « mouvement prisonniers » est affreuse et est un défi à toutes les règles de grammaire et de logique. Il s'agit évidemment du « mouvement des prisonniers ». Mais puisque la mode le veut, que c'est imprimé dans les journaux, prononcé dans les discours officiels, ma protestation n'a pas beaucoup de chance de produire un effet. Nous avons vu également qu'il était fâcheux d'user de néologismes aussi pénibles que ceux constitués par les verbes « émotionner, auditionner, solutionner, réceptionner, collecter, etc. ». Ils n'ont pour eux que d'être faciles ; ce n'est pas un titre de noblesse bien enviable !

Espérant que ces petites remarques ne vous ont pas trop ennuyés, je voudrais essayer aujourd'hui d'en faire quelques autres. J'espère d'ailleurs rendre service à quelques-uns qui, n'ayant pas les livres nécessaires sous la main, éprouvent parfois certains scrupules.

Ainsi, n'allez jamais en bicyclette. Tout le monde le dit mais personne ne le fait ; on va en voiture car on monte dans une voiture, mais je ne vois pas très bien un promeneur ou un coureur monté dans sa bicyclette. Il serait assez mal à son aise et a tout intérêt à monter à bicyclette comme il monterait à cheval.

Beaucoup de gens « poursuivent » un but, et lorsque cette poursuite est terminée, ils le « remplissent ». Qu'est-ce que cela veut dire ? On peut seulement poursuivre quelqu'un ou quelque chose qui se déplace, qui marche, court, et, un but est assez rarement un vase ou une casserole que l'on peut remplir. C'est un point que l'on « vise », vers lequel on « tend » et que l'on essaie « d'atteindre » ou de « toucher ».

Les « soi-disant » avantages n'existent pas, ils ne sont que « prétendus ». En revanche il y a ce « soi-disant » sages, car (cela se comprend tout seul) il n'est qu'un être doué de parole pour prétendre à une qualité, « se dire tel ».

Il est impossible, avec la meilleure volonté du monde, de faire une chose « de suite » ; il est possible de la faire « tout de suite, aussitôt », mais on peut faire deux choses « de suite », c'est à dire l'une après l'autre, sans interruption.

Vous ne pouvez pas « causer à un ami » ; vous pouvez « causer avec lui », vous pouvez également tout simplement « causer », c'est à dire parler, faire des discours. Vous pouvez aussi « causer » un accident, mais c'est tout à fait différent. En revanche si on ne cause pas à un ami, on peut, en toute liberté, parler à qui l'on veut.

Il y a des gens qui causent tout le temps, généralement en mauvais français et le plus souvent pour répéter la même chose. Votre voisin qui s'impatiente vous confie : « Quel bavard ! Toujours les mêmes histoires ! Il me rabat les oreilles ». Eh quoi ! les a-t-il si longues que cela ? Ce n'est pas ce qu'il veut dire ; il s'exprime mal : ce bavard n'a pas des intentions si agressives et ne pense nullement à se livrer à des voies de fait, il ne fait que rebattre les oreilles de ses voisins parce qu'il répète à satiété.

Un pauvre garçon est fatigué : il ne veut plus travailler rapport à sa santé. Que cela est mal dit ! Ce n'est pas rapport à sa santé, c'est à cause d'elle, à raison d'elle.

Votre kommando renferme certainement un camarade très gentil, et certains disent de lui : « Il est excessivement gentil ». Je conseille à ce garçon de modérer à l'avenir sa gentillesse. Si elle est excessive c'est qu'elle est exagérée ; il en devient embêtant ou passe pour une « poire ». « Excessivement poli », cela peut signifier « trop poli pour être honnête », mais si ce camarade est gentil, serviable, rempli de qualités, il est très gentil, très aimable, mais il ne l'est pas excessivement.

Dans le même ordre d'idée, il ne faut pas dire d'un malade : il risque de guérir. Une guérison n'est généralement pas une catastrophe, à moins qu'il ne s'agisse de celle de l'un de vos ennemis ! Maintenant si ce malade ne se remet pas très bien et reste souffrant, ne dites pas qu'il jouit d'une mauvaise santé. Une jouissance est chose essentiellement agréable, ou, si vous employez ces expressions, que ce soit avec une intention précise, celle d'ironiser.

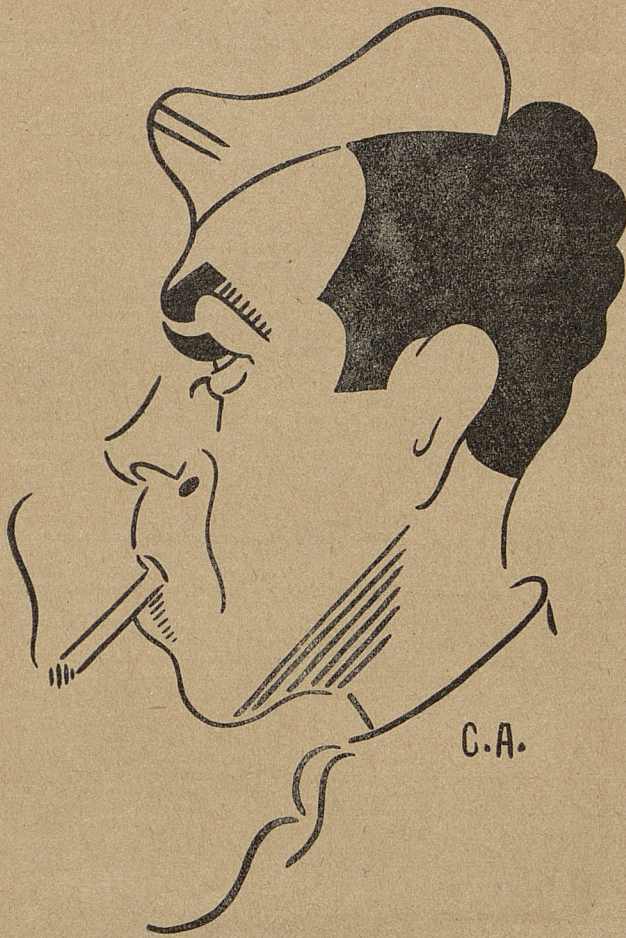
Enfin, et ce sera tout pour cette fois, ne dites pas « malgré que » et « pareil que ». La locution « malgré qu'il en ait » existe et est correcte, mais partout ailleurs il faut employer « quoique ». Et un objet n'est jamais « pareil qu'autre », il est toujours pareil à un autre ».

Il y a encore bien d'autres incorrections dans le langage courant. D'ailleurs, toute langue évoluant, certaines d'entre elles peuvent avoir la chance d'être un jour admises par les grammairiens les plus sévères. Cela s'est déjà vu. « Se suicider » est dans tous les dictionnaires, toutes les grammaires et c'est cependant un pléonasme ; « suicider » signifie à lui tout seul « se tuer » et le pronom « se » ne fait que répéter inutilement le préfixe « sui ». Mais l'usage a été plus fort que l'étymologie. Pourtant les exemples de cette sorte sont relativement assez rares et je crois préférable de tenter de parler de façon correcte sans pour cela se refuser à toute innovation et s'obstiner dans des formes figées. Il faut surtout essayer de réagir contre cette tendance générale à parler « comme ça vient », d'après quelques vagues réminiscences sans fondement et qui est un refus de l'effort, un désintéressement fâcheux d'une perfection et d'une beauté. Un parler correct est le résultat d'une curiosité qui oblige à des recherches riches en découvertes de toutes sortes et puis, comme le dit un très grand poète et écrivain contemporain ; « écrire purement en français, c'est un soin et un amusement qui récompense quelque peu l'ennui d'écrire ».

RIVARCL.

N. B. Voir « Nouvelliste » n° 51 du 15 juillet — 15 août 1943, page 9, « Une Martyrisée ».

## TÊTE DE TURC...



Il est malin comme un singe (cela se devine un peu sur sa figure !...)

Il sait beaucoup de choses, c'est extraordinaire : Toutes les rues de Paris et de sa banlieue, les stations de métro dans l'ordre avec toutes les correspondances, tous les différents modèles de locomotive, les numéros de tous les trains avec leurs heures de départ et d'arrivée, tous les signaux qu'ils rencontrent sur leur chemin...

En somme, c'est un garçon précieux, bien que dans les circonstances présentes, toutes ces sciences soient inutiles... Hélas !...

Mais, il a bien d'autres ressources : La mandoline, la cartomancie, la chiromancie, la graphologie, la peinture, les échecs, le bridge, la passe anglaise, le poker et que sais-je encore ? Et ne croyez pas que dans chacune de ces branches, il ne soit qu'un modeste amateur. Non ! il est fort, très fort, il enseigne, il professe... C'est un « pontife » !...

Pour ce qu'il ignore, il est plein de foi : « le Bon Dieu y pourvoira ! » On lui connaît, dans ses passions littéraires, un faible très marqué pour les hebdomadaires tels que « Cricri » et « l'Epatant »...

En somme, une intelligence éclectique qui ne se refuse à rien et pour laquelle il n'y a pas d'impossibilité.

Il est Parisien ! On est facilement enclin à le croire quand on fait l'objet de ses sarcasmes vengeurs, de ses mordantes réparties et quand on aperçoit un nez légèrement en trompette comme il ne sait en fleurir que sur les bords de la Seine. Pourtant, le reste de son physique (qui est avantageux et irrésistible, s'il faut en croire certaines mauvaises langues) donnerait plutôt à penser qu'il a vu le jour sous quelque climat tropical !...

En somme, un étrange mélange, mais qui ne peut laisser indifférent. Dans la vie civile, il vend. C'est devenu un vice chez lui.

Mais, depuis quatre ans, il lui est difficile, par suite des difficultés de ravitaillement, de satisfaire cette passion, alors... il donne. Il donne tout ce qu'il a, car

Roger RABANIT, Homme de Confiance de la Compagnie de Düsseldorf 2/491, a un cœur d'or. Il est sympathique, d'une gaieté et d'une égalité d'humeur très précieuses ; il n'est jamais pris de court, ne se démonte jamais, son optimisme ne le quitte en aucun cas, aussi, tous ses « gars » l'aiment bien. Il est un bel exemple de ce « Prisonnier Français » qui a su s'élever au-dessus des circonstances et qui les domine de tout son amour de la vie.

Et quand on le « chambre », il sait qu'il y a certaines plaisanteries que l'on ne peut oser qu'avec les gens que l'on estime et que l'on aime bien.

## Poésie.

### MYSTÉRIEUSE, O FEMME...

Je vais dormir ce soir, encoir, si loin de toi,  
Mais je t'ai dit : « Bonsoir ». Et j'ai pris dans mes doigts  
Ton portrait pour mieux voir ta grâce et ton visage.  
Je me suis dit : « Là-bas, est-elle restée sage ? »  
J'ai regardé longtemps avec la loupe, et toi  
Riais mystérieuse, ô Femme, entre mes doigts ;

Georges BLAVIER, kdo. 1143.

# SPORTS



## LE SPORT ET LES PRISONNIERS

Après bientôt quatre ans de régime prisonnier, nous pouvons dire, nous qui restons derrière les barbelés, que le sport a été et est encore un des meilleurs stimulants qui nous a permis de supporter une condition pour laquelle les Français n'étaient pas faits.

Et heureusement que le sport a fourni à nombre d'entre nous la possibilité de se ressaisir, de reprendre confiance en soi, car, soyons francs, quel est celui, surtout au début qui n'a pas eu ses moments de doute, de désespoir ?

Alors quelques camarades plus énergiques, voyant le mal qui nous tourmentait et qui chaque jour gagnait du terrain, prirent le dessus et commencèrent à organiser, avec des moyens de fortune, des parties de ping-pong et basket-ball, sports qui nécessitaient peu de matériel ou un terrain réduit.

Devant les résultats intéressants, et grâce à la bienveillance de certains chefs de kdo., nous pûmes organiser des parties de foot-ball. Ne croyez pas que les premières se soient déroulées sur des terrains aménagés. J'ai assisté, pour ma part, dans les débuts de 41, à des rencontres de foot-ball disputées dans des clairières où il n'était pas rare de trouver une quinzaine d'arbres dans le milieu du terrain de jeu ; mais, comme disent certains de mes camarades, « cela ne fait rien ! » et l'élan donné, le sport reprit ses droits. Il nous donnait à tous, joueurs ou spectateurs, quand nous foulions un modeste terrain, l'impression que nous étions encore des hommes libres !

J'ai connu, j'ai vu, et je vois encore le dimanche lors de mes déplacements, des camarades qui, rentrant du travail à midi, fatigués tant au moral qu'au physique, ont surtout envie de se coucher. Mais, quand l'heure du départ pour le terrain de sport arrive, ils oublient leur fatigue, leur abattement, et prennent place dans la colonne qui va les conduire à l'air pur du stade.

Et au retour, après ce semblant de liberté, l'esprit vivifié par cette prise d'air, sainement fatigués, leur condition leur paraît moins amère.

Croyez-moi, chers camarades, une promenade vous délassera certainement plus que quelques heures de sommeil. Allez remplir vos poumons d'air pur, pour conserver votre santé dont vous aurez tant besoin lors de ce retour que je vous souhaite le plus proche possible.

**Henri FABRE.**

Délégué sportif du Stalag VI J

## LA COUPE DE FOOT-BALL DU STALAG

Sur l'initiative de Guy Simon, une coupe de foot-ball fut disputée entre les différentes équipes formées par les services du Stalag. Cette coupe était réservée aux non joueurs ou à ceux qui n'avaient pas pratiqué depuis longtemps. Et cela fut assez joyeux. Nous vîmes sur le terrain des garçons qui n'avaient jamais joué au ballon ; quelques uns même ne savaient pas courir et, à presque tous, le souffle manquait. L'ardeur remplaça la technique, et ce n'était pas toujours du foot-ball, surtout lors des premières rencontres. Mais, il y eut des révélations, des joueurs se mirent en vedette qui, autrefois, avaient été de bons joueurs et les dernières rencontres furent sérieuses.

Dix équipes étaient engagées : Maçons, Kartei, Cordonniers, Tailleurs, Poste-Lettres, Poste-Paquets, Loisirs, Trésorerie, Balayeurs, Bureau de l'Homme de Confiance.

Le tirage au sort désigna 4 équipes pour les éliminatoires. Trésorerie triompha des Balayeurs (3 à 2) et les Maçons du Bureau de l'Homme de Confiance (1 à 0). Les 13 et 20 novembre se disputèrent les 1/4 de finale : Kartei bat Loisirs (3 à 2 après prolongations) et Tailleurs battent Cordonniers (5 à 1). Le 27 novembre, la première 1/2 finale qualifia le Kartei aux dépens de la Trésorerie (5 à 3) et la seconde, le 11 décembre, la Poste-Paquets aux dépens des Maçons (3 à 1).

La finale eut lieu le 2 janvier. Mais le résultat ne fut pas connu. Après une partie acharnée, et malgré les prolongations d'usage, Poste-Paquets et Kartei marquèrent 3 buts chacun. Et la coupe en est restée là et elle en restera là, puisque maintenant la Poste-Paquets a quitté le Stalag pour Krefeld.

D'ailleurs, un championnat, avec rencontres aller et retour, entre les provinces, occupe maintenant l'activité des joueurs de foot-ball. Le Nord et l'Est sont les grands favoris, mais aucune certitude n'est encore acquise.

## HILDEN (kdo. 1149) rencontre le STALAG.

Le 23 janvier l'équipe de foot-ball d'Hilden est venue affronter celle du Stalag. A cause d'une épidémie de grippe, celle-ci était privée de quelques titulaires et ses fidèles craignaient un peu pour elle. Hilden avait une revanche à prendre de sa défaite sur son terrain au mois de septembre et avait à cœur de se réhabiliter de sa défaite, 8 jours avant, devant Gerresheim. Un temps épouvantable gâcha la réunion. Un vent très violent et beaucoup d'eau et quand il pleut le terrain de Kreld est très marécageux !

Pendant la première mi-temps, le Stalag joue avec le vent. Mais Hilden domine et ouvre la marque. Pourtant, le Stalag réagit, et, malgré les splendides arrêts de CHALIER, marque deux fois avant le repos. Maintenant le vent est tombé et la pluie le remplace, et quelle pluie ! Hilden n'a pas de chance. Se ressentant de leurs efforts, les hommes de Chaliel sont dominés et sont obligés de concéder encore 4 buts. Mais, ils jouent avec cœur, inquiètent BAURAIN, portier encore peu expérimenté et le battent une fois.

En résumé, partie que l'état du terrain et les conditions atmosphériques firent assez terne et privèrent de vraiment belles phases de jeu. Hilden ne méritait pas une marque aussi lourde. Les meilleurs joueurs furent CHALIER, qui n'est pas responsable des 6 buts, le demi-centre DUBAL et l'inter gauche GRENET. Au Stalag, SIMON fit une belle partie et MATHAL, toujours aussi actif, mérite de tenir le difficile poste de demi-centre.

### Résultat technique :

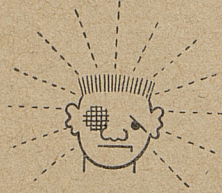
Stalag (Baurain, Sévin, Leblanc, Bonansa, Mathal, Drevault, Lohier, Robert, Zamperetti, Simon [cap], Branco) bat Hilden (Chalier, Boidin, Marfinez, Garrido R., Dubal, Garrido Th., Lecamp, Schorenzen, Monange, Grenet, Barbara) par 6 buts à 2. — Excellent arbitrage de FABRE.

Le même jour, l'équipe seconde du Stalag, commandée par DELMAS, fit match nul (1 à 1) avec l'excellente équipe du kdo. 843.

## LA BOXE

### PREMIER GALA AU STALAG

Le premier gala de boxe organisé au Stalag eut lieu le dimanche 16 janvier dans la salle de théâtre, avec la participation des boxeurs du kdo. 633, du Bau. Bataillon 9 et du Stalag. C'était, en quelque sorte la revanche des combats du 28 novembre dernier au kdo. 633 (voir « Nouvelliste » du 15 janvier 1944).



Six combats, une exhibition et un numéro de mains à mains nous furent offerts. L'orchestre *Barb-lès Rythme*, sous la direction de F. Ozeré se fit entendre et H. Condy, directeur des Comédiens Amateurs, présenta le spectacle.

Les combats furent arbitrés par Wemel (633) et l'exhibition par Fargeot.

Les juges furent : Fabre, Simon et Delmas, le chronométrateur Fadat.

Monteil avait préparé les boxeurs du 633 et Fargeot ceux du Stalag. MOREAU Maurice (633) et CANET Camille (Stalag) entamèrent le débat. Ils se dépensèrent avec une ardeur qui ravit les spectateurs mais ne purent se départager.

BOUDIN Pierre (Stalag) qui, le 28 novembre avait obtenu le match nul devant AUGE Georges (633), dut, cette fois, devant le même adversaire, s'incliner aux points. Combat agréable entre deux poids coqs agiles mais manquant de puissance.

DECAMPS Jules (Stalag) obtint la décision la plus rapide de la journée. Dès le coup de gong, il toucha BERTHAUT (633) d'une droite dure, l'accabla dans les cordes et le força à lever les bras au bout de quelques secondes. Mais, il eut l'occasion de recevoir quelques coups de poing lors d'une exhibition qu'il fit avec WERLET, magnifique athlète poids lourd du B. B. 9.

Auparavant, FREDO et MARIUS, du B. B. 9, soulevèrent l'admiration dans leur numéro de mains à mains. Ils réussirent de très belles attitudes. Et, si le petit Marius nous fit admirer son agilité et sa musculature nerveuse, le grand Fredo nous étonna par une force et une souplesse surprenantes.

Lors de leur 1ère rencontre, ANVERSAT (Stalag) avait forcé CREPIN (633) à abandonner à la 3ème reprise. Cette fois l'abandon de Crépin eut lieu à la seconde reprise, Anversat est un joli boxeur qui esquive, laisse passer l'orage et, lorsque son adversaire s'est essouffé en vain, sait lui placer des coups exacts et efficaces. Il a de la boxe une conception élégante.

Devant LÉFRANÇOIS Socrate (633), boxeur maigre et nerveux, doué d'un élégant « gauche », BLANCHARD (B. B. 9) fut courageux et n'abandonna qu'à la cinquième reprise.

Le dernier combat mettait aux prises COZZI (B. B. 9) et CHAMBROUX (Stalag). Ce dernier, boxeur professionnel, supportait un handicap de 8 kg. Il mena presque constamment le combat mais termina assez éprouvé. Ayant eu, incontestablement, 3 reprises sur 5 à son avantage, il fut déclaré vainqueur aux points. Le public, qui avait fait de COZZI son favori, siffla énergiquement cette décision. CHAMBROUX sait certainement boxer, mais, lorsqu'il a reçu un coup qui fait mal (et ce fut le cas), il pense trop à la « bagarre » et donne l'impression d'oublier que la boxe est autant « le noble art » d'esquiver les coups de poings que de les donner. Il est ardent, courageux et je crois que le public a surtout manifesté sa déception de n'avoir pas assisté à une démonstration plus élégante. Chambroux peut dire que, devant un adversaire plus lourd, plus grand et aux bras plus longs, il lui était difficile de s'embarasser de considérations esthétiques. Et, il a sans doute raison. Cozzi, courageux, endurant et ne donnant pas l'impression d'un novice, trouva sa récompense dans les ovations du public.

Celui-ci, généreux et bon enfant, ne ménagea pas ses encouragements pécuniaires. *Le Spectateur.*

### Au Kommando 1631.

Le dimanche 7 novembre, les « Folies 223 » organisèrent pour la première fois un gala de boxe anglaise, grâce à l'énorme entrain de notre camarade A. DUVAL, du Baignolet Boxing-Club.

Cinq combats, en reprises de 3 m., se disputèrent dans l'ordre suivant :

DENAMIEE (54 kg) bat BREHU (56 kg). Magnifique combat de débutants.

TURON (71 kg) bat FACHE (75 kg), aux points. Grosse supériorité du vainqueur qui fit le « forcing » et s'adjugea la victoire sans discussion.

DUVAL (72 kg), du Baignolet Boxing-Club bat SANZ (58 kg). Combat hors série entre deux hommes connaissant le « noble art » et qui captiva l'assistance.

AURAIN (64 kg) bat LEDUC (60 kg), aux points. Victoire sans discussion d'Aurain qui domina pendant les 3 reprises.

GARMONT (64 kg) bat LE BRAS (65 kg). A la première reprise, Garmont, plus petit, encaissa stoïquement les attaques incessantes de Le Bras. Mais, grâce à son « punch », il reprit vite la supériorité et gagna par arrêt de l'arbitre au 5ème round.

Et, pour terminer, afin de ne pas laisser à nos camarades les nerfs trop tendus par ces combats homériques, un match de boxe comique opposa Duval et Sarbach et déchaîna l'hilarité générale.

Ainsi se termina ce gala de boxe qui nous permit une fois de plus de chasser le cafard. *UN DU RING.*

### Kommando 313.

Le 9 janvier le kdo. 313 rencontra le 310. Partie animée et claire. Au repos, le 310 menait par 1 à 0. Mais, dans la seconde moitié, le 313, qui sut mieux s'organiser, marqua 4 buts et enleva la décision par 4 buts à 1.

### Kommando 860.

Saison de foot-ball de l'équipe première du 860 en 1942-1943. — Sur 15 rencontres, dont quelques unes disputées avec les brillantes formations du Stalag (première et réserves), de Gerresheim, kdo. 704, etc., nos joueurs ont gagné 12 parties et en ont perdues 3, avec un « goal-averages » de 81 buts pour et 29 contre. Excellent palmarès qui fait honneur aux gars de l'ALU. que nous félicitons vivement pour leurs succès. Complimentons également les joueurs de basket, qui, malgré le peu de parties jouées, ont fait quelquefois d'honnêtes performances.

Le dimanche 23 janvier, avec un vent épouvantable qui faussa le jeu, l'équipe de basket s'inclina devant l'équipe seconde du Stalag par 6 p. à 2.



# RETENEZ CETTE DATE: 12 MARS 1944



Dans le numéro de Noël de notre *Nouvelliste*, je me suis efforcé de faire partager à tous nos camarades du Stalag VI J les sentiments de solidarité qui ont conduit ONZE MILLE d'entre nous à unir leurs efforts pour apporter quelques adoucissements aux familles de nos frères de captivité les plus déshéritées. J'ai eu la grande joie de constater que mon appel n'a pas été vain puisque, dans le mois qui vient de s'écouler, notre

Mutuelle a enregistré un nombre d'adhésions nouvelles auquel elle n'était plus habituée depuis longtemps. J'ai eu une autre joie, plus grande encore, celle de voir de nombreux Hommes de Confiance, directeurs de troupes théâtrales, musicales, artistiques ou autres organisateurs bénévoles, prendre l'initiative, à l'occasion des fêtes de Noël et du Nouvel An, (ils n'ont donc pas attendu mon appel pour en avoir l'idée) de créer un mouvement en faveur de l'Association d'Entr'Aide, mouvement qui s'est manifesté sous des formes diverses : collectes, tombolas, enchères, etc...

4.671 RM. 60. Plus de QUATRE-VINGT TREIZE MILLE FRANCS ont été ainsi recueillis par les kommandos suivants : 1317, 1155, 1615, 528, 503, 1332, 1618, 1149, 1911, 1119, 533, 241, 914, 1715, 521, 310, 116 et la Section de boxe du Stalag, dirigée par notre camarade FARGEOT.

93.000 francs qui vont aller porter dans quelques foyers de France, privés du père, captif à vos côtés, un peu de joie et surtout, l'assurance que nous pensons à EUX.

C'est fort bien, et je suis certain d'être l'interprète de tous en adressant aux camarades des kommandos ci-dessus l'expression de ma vive reconnaissance.

Et si nous tentions mieux encore ?

Je vous propose une autre formule, pas nouvelle d'ailleurs, encore inemployée au Stalag VI J, et qui, j'en suis persuadé, donnera d'appré-

ciables résultats auxquels tous voudront participer. Il s'agit de choisir une date aussi proche que possible, que nous baptiserons :

## JOURNEE DE SOLIDARITE

Au profit des nécessiteux de la Mutuelle et des familles de nos camarades décédés.

Je vous propose le **dimanche 12 mars prochain**; ce jour-là, mes chers camarades, que vous soyez Mutualiste ou non, je vous demande de remettre votre obole à votre Homme de Confiance. Je vous demande de vous montrer aussi généreux que vos moyens vous le permettent. Je sais que les fortunes sont diverses ! La modeste contribution du « bauer » recevra le même accueil que la généreuse participation des camarades de l'industrie.

## SOYEZ LARGES ! LE BUT EN VAUT LA PEINE

Songez à la joie des familles secourues par notre Caisse d'Assistance à la réception de cette répartition supplémentaire ! Soyez généreux, mes chers camarades, soyez-le sans restriction. L'Homme de Confiance de votre kommando se chargera de recueillir votre obole. Il faut absolument que les nôtres en France, dont nous occupons toute la pensée, sachent bien que, nous aussi, nous sommes à leurs côtés, que nous prenons notre part de leurs soucis quotidiens, il faut qu'ils sentent notre désir d'alléger le poids des lourdes charges qui leur incombent.

## RETENEZ CETTE DATE : 12 MARS 1944

Journée de Solidarité du Stalag VI J. Ce jour-là mes chers camarades, tous — je compte sur vous — tous, vous aurez ce geste que les nécessiteux attendent de vous. D'avance, ils se joignent à moi pour vous en remercier de tout leur cœur.

Fernand OZERE,  
Vice-Président-Trésorier de l'Association  
d'Entr'aide du Stalag VI J.

## Dernière Heure.

### CENTRE D'INFORMATION

#### Concours ouverts aux Prisonniers.

**1<sup>o</sup> Concours de la PIECE EN UN ACTE.** — Nous sommes avisés qu'un concours est ouvert entre tous les Prisonniers de guerre pour la réalisation d'une pièce en un acte traitant de la captivité, du retour, etc... La durée de cette pièce pourra être de 20 à 45 minutes au choix de l'auteur. Quatre prix seront distribués : 1er prix de 10.000 fr., 2<sup>o</sup> prix de 5.000 fr., 3<sup>o</sup> prix de 3.000 fr., 4<sup>o</sup> prix de 2.000 fr. Les camarades intéressés par cette annonce doivent nous envoyer d'urgence leurs manuscrits, ceux-ci devant parvenir, par nos soins, à la Maison du Prisonnier de la Seine, à Paris, avant le 15 mars prochain. Ce délai nous paraissant très court, nous écrivons en demandant que cette date soit retardée. Nous vous tiendrons au courant.

**2<sup>o</sup> Concours du LIVRE PREFERE.** — Ce concours est ouvert par la Croix-Rouge Française. Il s'agit d'une composition inspirée par une pensée tirée de l'œuvre littéraire d'un auteur préféré. Cette composition est moins une illustration d'une scène ou d'un fait qu'une œuvre d'imagination, une œuvre personnelle à propos d'un auteur ou d'un livre.

Cette composition peut être graphique (dessin, peinture, gravure), musicale (mélodie, orchestration), plastique (sculpture), décorative (sujet de décoration murale, maquette de couverture), etc... Chaque concurrent ne pourra présenter que deux compositions. Ces œuvres doivent parvenir au bureau de l'Homme de Confiance du Stalag avant le 31 mars prochain.

Les auteurs devront envoyer leurs œuvres accompagnées d'une note précisant leurs nom, prénoms, date et lieu de naissance, adresse de captivité, profession, adresse de la famille. Cette note rappellera le ou les sujets traités et le jury jugera sans avoir connaissance des noms des concurrents. Des prix seront décernés et les œuvres resteront la propriété de leurs auteurs.

#### Aux Cheminots.

Une documentation complète sur la « Formation des Piqueurs pour le métier de Chef de District », éditée en 1942 par l'école de Saint-Ouen (Région Nor.), est à la disposition des camarades qui en feront la demande à la bibliothèque des Cheminots. V. R.

#### Contributions Indirectes.

Le correspondant des Contributions indirectes pour le Stalag a le plaisir d'informer ses collègues qu'il a adressé au Comité d'Entr'Aide des C. I., la somme de 75 RM., représentant le montant de la collecte organisée parmi les camarades du VI J. Au nom du Comité, il remercie tous les camarades qui ont répondu avec empressement à son appel; il n'en attendait pas moins d'eux, connaissant l'esprit de solidarité qui les anime. Aidé par les dons de nos camarades de France, le Comité d'Entr'Aide ne ménage pas ses efforts afin d'atténuer les effets d'une longue captivité. Ils ont droit à notre reconnaissance.

Pour vous permettre de recevoir le colis de janvier, le correspondant demande à tous les agents des C. I. qui ne l'ont pas encore fait, d'expédier de toute urgence une étiquette à l'adresse suivante : M. DUCOUR-NEAU, Comité d'Entr'Aide des agents des C. I., 33, Av. de l'Opéra, à Paris (11<sup>me</sup>). Gilbert CATHALA, VIC 8.229, Lager.

#### Aux Instituteurs.

Nous tenons à la disposition de tous ceux qui ne l'auraient pas encore reçue une brochure intitulée « Pour une éducation Nationale. Aux instituteurs Français », contenant le texte d'une motion tendant à reclasser les instituteurs et à relever leur traitement de façon à l'assimiler à celui des officiers. Demander cette brochure au Centre d'Information.

#### Communication aux Sportifs.

MM. les Hommes de Confiance de Compagnie sont priés de me faire connaître le plus rapidement possible les effectifs complets des diverses sections sportives de leurs kdos pratiquant régulièrement. — H. FABRE.

#### Nécrologie.

Robert Désimeur, H. de C. du kdo. 518 et ses camarades ont la douleur de faire part de la perte cruelle qu'ils ont éprouvée en la personne de leurs camarades

LASSAUVAGEUX Pierre et LEVERGEOIS Henri  
tués le 23 janvier 1944, lors d'une attaque aérienne.

## Dernière Heure Sportive.

### Le Stalag en déroute à Essen

Sombre dimanche pour les équipes de foot-ball et de basket du Stalag que le dimanche 30 janvier. En effet, toutes les trois en déplacement à Essen, elles ont connu la défaite.

Félicitons sans réserve les valeureuses équipes du kommando 1420 et du B. B. 6. Elles ont démontré que des sportifs, bien que travaillant douze heures en kommando et cela depuis près de quatre ans, n'ont rien perdu de leur vitalité et de leur dynamisme.

Les hostilités commencèrent par la rencontre de basket. D'entrée, c'est le 1420 qui marque les premiers paniers. Privé de Casinelli, le Stalag réagit mollement, et sur un terrain boueux et glissant, nos légers « basketteurs » doivent subir la loi de leurs adversaires qui, plus lourds, tiennent mieux. La marque (37 à 11), se passe de commentaires. Le manque d'entraînement et aussi le manque de feu sacré expliquent la défaite de l'équipe qui, il y a quelques mois, était encore « l'équipe à abattre ». Tous les joueurs du 1420 sont à féliciter; au Stalag, seul Anselin fit une bonne partie.

L'équipe réserve de foot-ball du Stalag, opposée au « onze » du B. B. 6, ne put vaincre. Malgré une partie courageuse, les « Lionceaux » doivent s'incliner par 2 buts à 0.

Nous comptons sur l'équipe « fanion » pour réhabiliter le Stalag. Les « témoins » ne fournirent par leur exhibition habituelle et devant une équipe composée des meilleurs éléments du kdo. 1420 et du B. B. 6, supérieurement emmenée par le sympathique Thierry les « Lions » donnèrent l'impression de manquer de ressort. Dommage pour les nombreux spectateurs qui méritaient mieux que le spectacle qui leur fut offert. Six b. à 2 est un « score » qui devrait faire dresser l'oreille à l'H. de Confiance Principal du Stalag. Ses poulains ne sont pas si souvent battus pour que leurs vainqueurs ne méritent pas une récompense. C'est notre secret souhait. G. S.



### Le coin du Sportif.

Aux 5 questions posées dans le N<sup>o</sup> de Noël, il fallait répondre comme suit:  
1<sup>o</sup> LOVELOCK a gagné l'épreuve du 1.500 mètres aux Jeux Olympiques de Berlin en 1936;

2<sup>o</sup> MAYER a gagné le Championnat de France cycliste à Monthléry en 1938;

3<sup>o</sup> L'O. Lillois a été battu en finale de la Coupe de France de foot-ball par le Racing-Club de Paris en 1939;

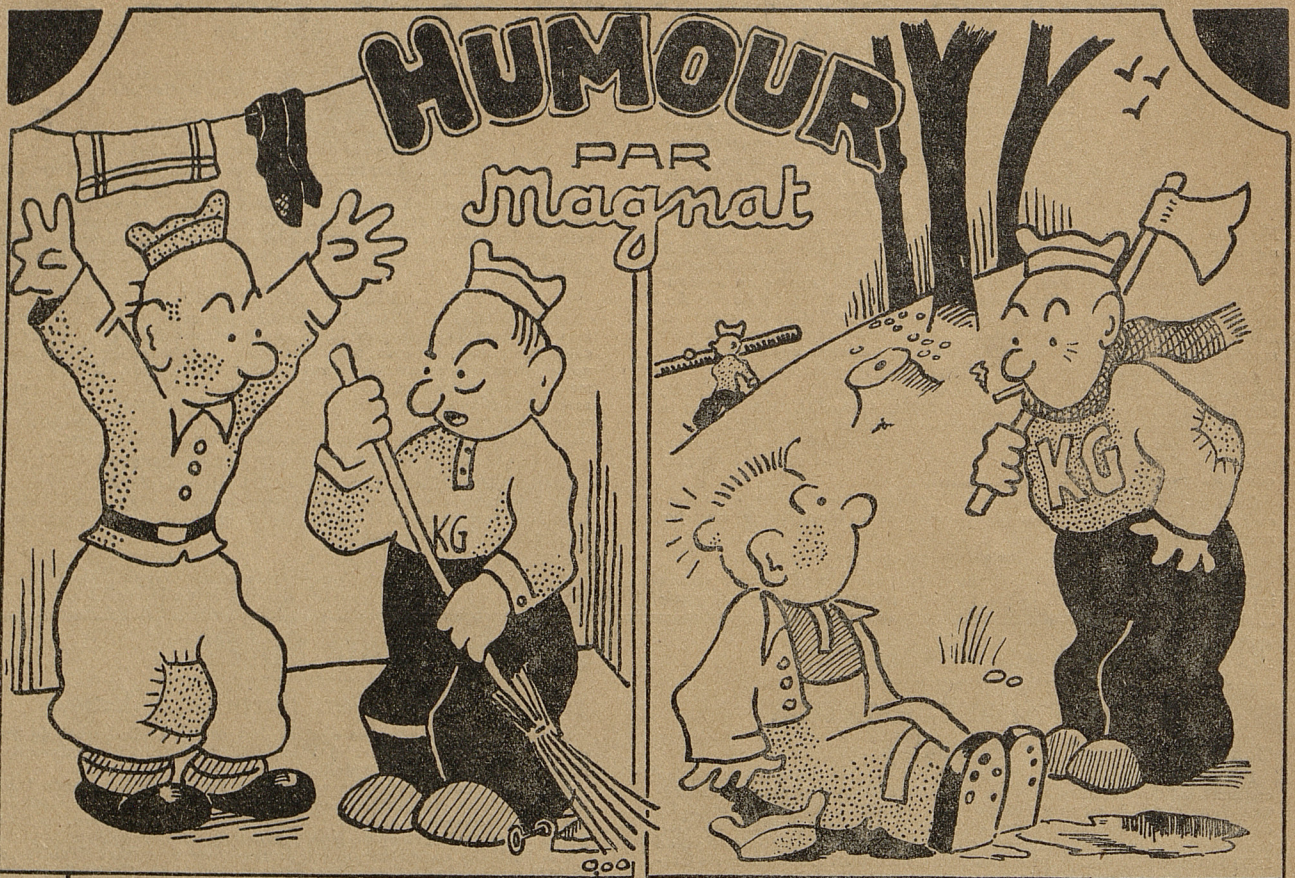
4<sup>o</sup> STORME a gagné la course de Paris-Roubaix en 1938;

5<sup>o</sup> La Suisse a été battue par l'Uruguay, en finale des Jeux Olympiques en 1924, à Paris.

Nous avons reçu seulement 45 réponses et 11 camarades se sont trompés en répondant à la cinquième question.

Les 15 camarades dont les noms suivent gagnent chacun 2 p. de cig. : Buscot Robert, 38.539, kdo. 1332 (0 fte, 80 réponses, 30 erreurs à la 5<sup>me</sup> question). Alquier Jean, 50.027, Stalag 0 fte, 85, 40). Michel Maurice, 39.395, kdo. 1941 (0 fte, 87, 47). Balordi Charles, 41.095, Kdo. 1332 (0 fte, 90, 30). Gilles Robert, 88.322, kdo. 102 (0 fte, 97, 49). Charrier Robert, 38.492, kdo. 1332 (0 fte, 100, 45). Allonele, 39.289, kdo. 1332 (0 fte, 105, 45). Boucher Louis, 20.262, kdo. 1635 (0 fte, 106, 84). Quintin Roger, 38.365, kdo. 1332 (0 fte, 110, 50). Seguillon Pierre, 121/0373, kdo. 1635 (0 fte, 110, 95). Pagnon Aimé, 9843, kdo. 503 (0 fte, 110, 70). Piot Yves, 39.046, kdo. 1941 (0 fte, 113, 77). Gabon Claude, 41.999, kdo. 1941 (115, 81, 0 fte). Dubouquet Jean, 39.328, kdo. 1635 (115, 91, 0 fte). Guilloux F., 39.454, kdo. 1635 (0 fte, 116, 44).

**C'est une bonne chose que de vivre en France : Les mets sont meilleurs que dans les pays froids, et on y a meilleur appétit que dans les pays chauds. (Montesquieu).**



# HUMOUR

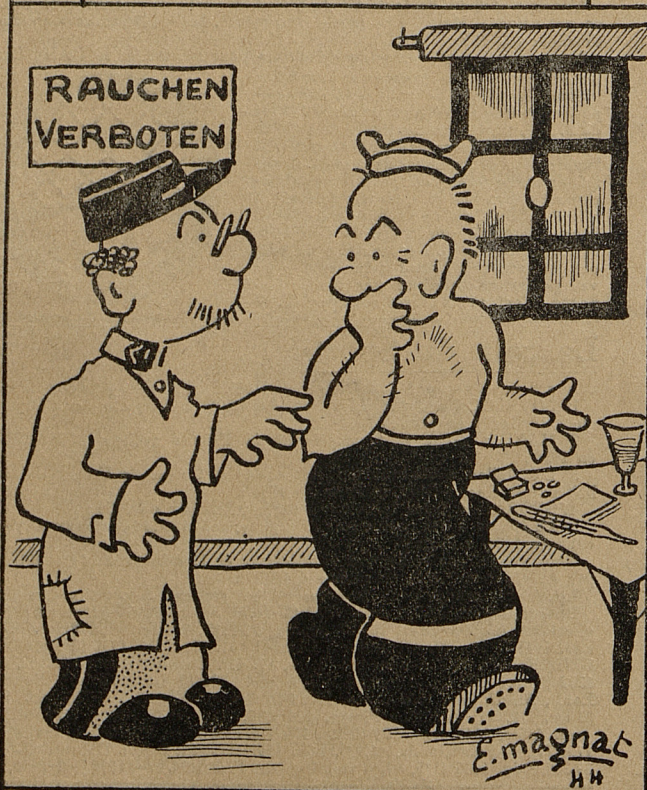
PAR  
Magnat

ACTUALITÉ.

...VAS DONC EH !! TÊTE DE PONT!!

EVIDEMMENT.

ALORS VIEUX, T'ATTENDS LA  
RELÈVE ?...

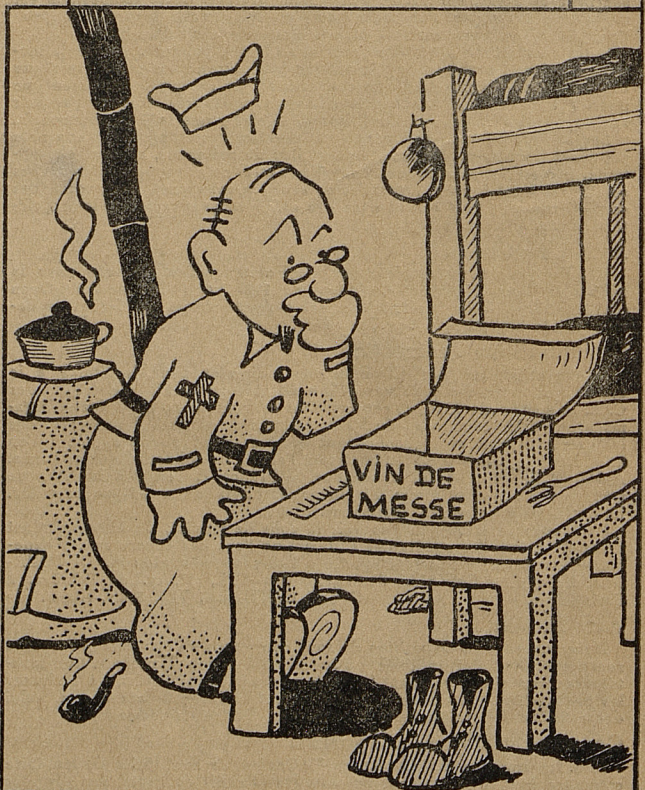


RAUCHEN  
VERBOTEN

E. magnat  
HH

PARTIR !...

VOTRE CAS ? MAIS C'EST TRÈS, TRÈS,  
TRÈS GRAVE !...  
AH BEN TANT MIEUX DOCTEUR !..



VIN DE  
MESSE

LANGAGE "PRISONNIER."

L'ADMONIER : QUEL EST L'ENFANT  
DE SALAUD QUI S'EST FARÇI  
MA FLASCHE DE PICRATE ?...